[redacted]

FLORENCE

I

II

RT

FLORENCE

LEGENDE HISTORIQUE, PATRIOTIQUE
ET NATIONALE

PAR

RODOLPHE GIRARD

ILLUSTRATIONS DE GEO. DELFOSSE

PREMIÈRE ÉDITION

MONTREAL

MCM

Enregistré, en l'année 1900, au Ministère de l'Agriculture à Ottawa, conformément à l'Acte des Droits d'Auteur.

ulture a
eur.

M

A vous,

mère bien-aimée,

je dédie respectueusement

cette légende

comme tribut de

reconnaissance

et d'amour

filial

R. G.

Montréal, Noël, 1899.

les
sèu
éti
jon
—à
pri
est
pat
Pa
con
per
lon
de

(
crit
com
il e

PRÉFACE.

FLORENCE ! — La grâce, la fraîcheur, avec les parfums des cassolettes orfévries qui parsèment nos prés au renouveau, comme les étincelles serties d'or, à la parole divine, jonchent les plaines infinies du firmament !

C'est une *Légende* que, sous ce titre, l'auteur —à l'âge des fleurs : à peine compte-t-il vingt printemps—nous présente ; et cette légende est historique. Elle est surtout et avant tout patriotique.

Dans sa superbe conférence sur l'*Idée de la Patrie*, M. Brunetière "affirme la nécessité de conserver le lien avec le passé. Tout libre-penseur (1) qu'il est, il reconnaît et exalte la longue série des siècles remplie des exploits de la France chrétienne."

La série des siècles du Canada remplie des

(1) Depuis que cette préface est écrite, le grand critique français a totalement modifié sa ligne de conduite. Avec la noble franchise qui le caractérise, il est revenu sans réserve à la Foi.

exploits de nos ancêtres chrétiens ne s'étend que de 1609 à 1838, mais dans nos veines coule le sang de ceux qui ont, avec les moines et les évêques, "fait la France comme l'abeille fait la ruche." Pourquoi faut-il que nous nous endormions dans la fausse sécurité de ce qu'on nomme les *libertés* accordées par l'Angleterre ? Et pourquoi faut-il que nos hommes les plus clairvoyants succombent aux effets pernicieux de ce soporifique ?

N'est-ce pas, que ces paroles de M. Brunetière pour la France s'appliquent admirablement à notre pays : "...c'est un crime et une folie de dilapider l'héritage du passé, d'en jeter comme au vent la poussière et de hasarder ainsi l'avenir de la patrie commune pour la satisfaction d'un intérêt de secte ou de parti ?" En quelque lieu qu'il soit, celui qui aime sa patrie est capable des plus nobles passions : s'il n'aime Dieu, il en est bien près.

Qui donc osait formuler un jour cette sentence insolente, mensongère : "Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire !"—Avec M. Brunetière nous lui répondrons que chez ces peuples l'idée de la patrie manque "de son fondement le plus solide, manque aussi de largeur, de force et de générosité."

La Nouvelle France n'a-t-elle pas écrit du plus pur de son sang son épopée glorieuse ?

Le sujet du roman de notre jeune auteur a été choisi dans la dernière époque de l'histoire héroïque du Canada. Sans vouloir trancher

ici la question de la légitimité du mouvement de 1837-38, nous voulons rendre hommage aux braves qui virent mieux et plus loin alors que notre génération indifférente, énervée par son égoïsme, sa division de partis. Le commencement du réveil, réveil qui sera terrible, c'est à prévoir, est la participation, forcée peut-être, injustifiable à coup sûr, à la politique de l'Empire, à ses querelles.

Plût à Dieu que les Canadiens-français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères !

C'est donc un bien que l'auteur ait écrit ce livre vibrant de patriotisme, surtout en ces temps de platitude et de courbettes devant le fort : le puissant fût-il l'être individuel ou collectif le plus injuste, le plus cruel que la terre ait porté.

Son roman est la glorification des plus belles vertus ; ce n'est pas un roman à la mode, commençant par des roucoulements quelconques pour se terminer par le mariage. Son roman est original, bien conçu, bien écrit ; il a mis son cœur partout.

Il a évité le banal, les expressions fautives trop en vogue encore, hélas ! et qui défigurent un ouvrage, quelque bien agencée qu'en soit la trame.

L'intrigue est bien conduite ; peu de personnages figurent sur la scène, l'esprit ne se fatigue pas.

Une seule réserve s'impose au critique

comme à l'auteur catholique : c'est quand il s'agit de cette barbarie bouffonne—si l'accouplement de ces deux expressions est permis—: le duel.

L'Eglise, dans sa maternelle sollicitude et devant la sublime grandeur d'une vie, excommunie les duellistes et tous ceux qui prennent une part quelconque au duel ; le bon sens répudie énergiquement ce triste moyen de *laver l'honneur* : le bon sens et l'Eglise, cela se conçoit, ont raison.

Ceci dit, nous adressons à l'auteur nos plus chaleureuses félicitations et souhaitons qu'il continue à écrire : il est un de ceux qui feront honneur à leur patrie. La manière d'agir de ceux qui s'arrogent le droit de censurer, mieux intentionnés sans doute qu'ils ne le donnent à croire, semblait interdire toute production aux jeunes écrivains canadiens : M. Rodolphe Girard ne s'en est nullement préoccupé.

Il a bien fait.

Pour me résumer, j'augure toutes sortes de bonnes qualités à un jeune homme qui aime passionnément sa religion et sa patrie ; qui sait dire franchement à l'Angleterre que *jamais* il ne la suivra dans ses injustices ni ne versera une goutte de son sang pour elle : qui, en de beaux et mâles accents, ose se dire Canadien-français sans la moindre fausse honte.

En ce temps de lâchetés, de compromissions, où l'on regarde le combat du haut du mont

pagnote plutôt que de descendre crânement dans l'arène, il est bon de voir les jeunes relever la tête et dire comme nos ancêtres :

"Je plie le genou devant Dieu, mais pas devant les puissants, surtout s'ils sont injustes !"

Potius mori quam fœdari !

Un regret pour terminer : c'est que notre auteur ait cru devoir nous demander la préface de son joli roman. C'est pour nous un grand honneur, mais nous ne le méritons pas. Sa bienveillance lui a exagéré nos moyens, notre autorité : si cette préface n'était finie, nous avouons humblement que nous n'oserions pas la commencer.

FIRMIN PICARD.

Montréal, le 25 novembre 1899.

M
U
L
Sur
laid
dan
T
L
le s
rayo
nua
S
la M
cont
cana
com
céré

I

L'ASSAUT

Montréal, un soir de septembre.

Un ciel cobalt, un horizon pourpre et or.

Les vieilles maisons, assises comme de gros dogues. Sur la rue, des jeunes, des vieux, des beaux, des laids. On flirt, on regarde, on flâne les deux mains dans les poches, le nez au vent.

Tous semblent heureux.

La nature humaine est ainsi faite. Un rien chasse le sourire de ses lèvres et lui tire des larmes. Un seul rayon de soleil la comble de joie, un ciel chargé de nuages lui donne l'envie de pleurer.

Soudain, à l'angle des rues Sainte-Catherine et de la Montagne, deux groupes de jeunes gens se rencontrent. Les poignées de mains s'échangent à la canadienne, avec cette force et cette chaleur que seuls connaissent ceux qui y mettent plus de cœur que de cérémonie.

—Bonjour, Albert, tu m'as l'air bien joyeux. Je parie que ta grande Bertha ne s'est pas montrée insensible à tes déclarations enflammées de Roméo.

—Allons donc, vieux disciple d'Hippocrate ! Penses-tu qu'à ton illustre exemple je ne me sers de mon bistouri et de mon scalpel que pour déboucher les bouteilles ?

—Bien dit, s'écrie la bande avec force applaudissements ; ce petit Albert n'est pas si nigaud qu'il le paraît.

—Merci du compliment, messieurs.

—Mais qu'a donc Hubert ? dit Auguste, jeune étudiant en médecine qui, en dépit de ses écarts, promettait d'arracher beaucoup de victimes des embrassements par trop affectueux de la mort. Mais qu'a-t-il donc ? Ah ! voilà, j'y suis : son oncle en a encore pour dix ans à vivre, et... au revoir l'héritage !

Hubert Rolette, après de brillantes études chez les Sulpiciens, était entré comme journaliste à *La Minerve*. Là, il donnait libre carrière à ses talents d'écrivain, d'orateur et de patriote.

Hubert était un favori de la nature.

Très grand, maigre, presque un enfant par l'âge, vingt ans à peine, il ne passait nulle part inaperçu. Sa physionomie, dont une certaine teinte de mélancolie inspirait la sympathie, aurait, s'il eût été roi, relevé l'éclat du trône.

Un nez droit et énergique, des lèvres fines et expressives, toujours prêtes à laisser découler des flots d'éloquence, des yeux tantôt d'un brun velouté dans les caresses de l'amour, tantôt d'un noir de jais, d'où jaillissaient des éclairs, dans les moments d'humeur,

une riche chevelure brune, séparée sur le côté de la tête, imberbe, voilà Hubert.

Au moral, le même enfant gâté. Une intelligence d'élite, de l'esprit plein les yeux, une bravoure à toute épreuve, et surtout un cœur de femme.

Moins bien favorisé sous le rapport de la fortune, de cette pénurie, cependant, il avait retiré une ressource qu'il n'aurait pas acquise au sein de l'opulence. Luttant tous les jours, dans le rude *struggle for life*, il s'était vu maître d'une énergie qu'il n'aurait pas eue à un si haut degré, possesseur d'une fortune qui donne le pain quotidien, sans en laisser apprécier la valeur.

—Allons, Hubert, dit Alfred Rapeau, tête légère, mais bon cœur, tu me sembles triste ce soir. Viens noyer ton chagrin dans un petit verre de vin. Si tu as des peines d'amour, je t'assure que cela aura pour toi le même effet que les eaux du Léthé.

—Merci, mon cher, je ne me sens pas bien ce soir, et je vous prie de m'excuser, mes amis. Bonsoir.

—Pauvres garçons, pensa Hubert, en les quittant ; comment peuvent-ils être si gais, alors que notre malheureuse patrie, que notre Canada souffre tant ?

Hubert aimait son pays d'un amour qu'il plaçait au-dessus de tout. Pour sa religion, sa patrie, ses coutumes et ses lois, il se fût laissé hacher en morceaux.

Et tout absorbé dans ses sombres pensées, inquiété par l'avenir menaçant, gros de nuages, il redoutait la tempête qu'il voyait poindre à l'horizon, comme le marin dont l'œil perçant sait distinguer le grain qui va mettre le ciel en feu et bouleverser les flots si calmes un instant auparavant.

Et la jeune fille désigne, sur la rue Notre-Dame, une massive maison en pierre.

A son insu, il a ralenti le pas. Soudain il sent une larme, qui un moment a perlé à sa paupière, tomber sur sa main. Revenu à lui-même, il lève la tête, et ne voit plus que quelques promeneurs.

Tous se hâtent de regagner leurs demeures.

Les ombres du soir descendent vite sur la terre à cette époque de l'année. Quelques étoiles font une à une leur apparition dans la ouate bleu-noir du ciel. Ce sont autant de reines rayonnantes de splendeur trônant au milieu des ténèbres de la nuit. Le vent se fait plus frais. Il secoue faiblement les branches grisâtres des érables, qui allongent leurs rameaux comme des bras chargés d'un riche butin.

Le jeune homme presse le pas.

Tout à coup, au détour d'une rue noire comme un four, il a entendu un cri déchirant : " Au secours ! "

A cet appel suprême, Hubert, avec la rapidité du cerf qui franchit les montagnes poursuivi par le trait du chasseur, arrive à l'endroit d'où est parti ce cri désespéré. Et là, que voit-il ? Une jeune fille se débat sous l'étreinte passionnée d'un vaurien. Le jeune homme sent se décupler ses forces. Sous l'empire du courroux et de l'indignation, il saisit la brute par le cou, comme dans un étau, il le force à lâcher prise, et lui dit d'une voix qui imposerait silence à toute une populace ameutée :

—A genoux, âme vile, et fais tes excuses à cette jeune fille !

—Jamais !

—C'est ce que nous allons voir.

Et Hubert, dont le sang bouillonne dans les veines, prend le malfaiteur par les deux épaules et le force à

plier sur ses genoux. Il lui crie encore une fois :

—Demande pardon, ou d'un coup de poing je t'envoie rejoindre tes pères.

Le chenapan eut peur. A la vue de la taille de son adversaire, de sa voix qui gronde comme un tonnerre, de ses yeux qui dardent sur son visage à barbe rousse et inculte ses prunelles enflammées, de ses mains qui le serrent à lui broyer les os, il ne se sent pas de force à lutter. Il baisse la tête, et dit d'une voix qui semble sortir du fond d'un sépulcre :

—Pardon !

—Maintenant, continue Hubert, disparais à mes yeux, et sois bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le *tramp* ne se fait pas répéter deux fois l'ordre qui vient de lui être intimé. Il détale à travers le Champ-de-Mars. Il voudrait avoir les bottes du Petit Poucet. Certes, sur les cailloux et les verres cassés, il va se déchirer les pieds que de vieilles savates, trouvées probablement dans le fond d'une ruelle, laissent à nu à maints endroits en baillant comme des huîtres en temps de pluie.

Hubert se tourne alors vers la jeune fille pâle et les cheveux défaits. Elle n'a pu prononcer un mot durant cette scène, tant a été intense son émotion. Il lui dit avec une douceur engageante :

—Mademoiselle, permettez-moi de vous accompagner, de peur qu'il ne vous arrive quelque nouveau malheur !

La jeune fille lève les yeux sur Hubert et lit sur sa figure, franche et ouverte, l'honnêteté et la bravoure d'un preux chevalier. Elle s'appuie sur le bras qu'i

lui offre et lui dit avec un timbre dans la voix et un regard dans les yeux que seuls connaissent les femmes :

—Merci, monsieur.

Hubert est tout bouleversé.

Fier de cette jeune vierge qui s'abandonne à lui avec tant de sécurité, qu'il sent toute palpitante appuyée sur son bras, il eût, pour la défendre, défié un mortier maudit braqué sur sa poitrine.

Pendant quelques instants, tous deux, agités de sentiments divers, marchent en silence. Hubert songe aux bizarreries du sort qui rapproche ainsi d'un seul coup deux êtres qui, auparavant, ne se connaissaient pas. Bizarreries qui donnent à l'un d'eux un droit de protection sur l'autre, droit qui eût été criminel en tout autre circonstance, mais qui, maintenant, devenait un devoir sacré.

Œuvre sublime du Christ qui, en venant sur la terre, à brisé les liens qui retenaient la femme captive dans un honteux esclavage et en a fait d'une chose que l'on possède, un être que l'on doit vénérer à l'égal d'une chose sainte. Ne fût-ce que pour le martyre que lui coûte la naissance de l'enfant qu'elle donne à son pays ou qu'elle rend à son Dieu !

Hubert contemple à la lueur d'un reverbère cette figure si douce, si belle, avec ses grands yeux qui passent du gris au violet et du violet au gris. Sur son front pur et poli comme un marbre de Carare, se jouent les mèches folles d'un blond fauve qui ressortent rebelles de sa coiffe. La bouche voluptueuse, rouge comme les merises de nos bois, et un peu relevée au coin des lèvres, lui donne un air mutin et moqueur. Un peu fort, mais bien dessiné, le nez indique de la

volonté, beaucoup de volonté. Son buste souple et bien modelé, un peu court, est fait pour captiver les yeux les plus pudiques. Il se détache de cette jeune fille un mélange de décision et de douceur, de fierté et d'humilité, de gaieté et de mélancolie, de virilité et de grâce, de naïveté et de profondeur, qui étonne, attire et subjugue. Pour la première fois, il se glisse dans le cœur du jeune homme, un sentiment qu'il a refusé de reconnaître jusqu'alors.

—Demeurez-vous loin ? demande Hubert, pour rompre le silence.

—Oh ! tout près !

Et la jeune fille désigne sur la rue Notre-Dame, une massive maison en pierres brutes, une de ces vieilles, vieilles maisons à larges cheminées que nous vénérons aujourd'hui comme les rares reliques d'un glorieux passé. Le pied de ses murs étaient enfoui sous les fleurs et les plantes grimpantes. Un vrai nid !

—Comment, déjà ?

—Mais oui. Que je vous suis reconnaissante, monsieur, de ce que vous avez fait pour moi !

—Oh ! n'en parlez pas, mademoiselle, de grâce. Je suis amplement récompensé par ces trop courts instants, pendant lesquels j'ai eu l'honneur de vous accompagner.

—Est-ce toi, Florence ?

Levant la tête, Hubert voit émergeant prudemment de la fenêtre un chef couronné d'un bonnet de nuit blanc, gigantesque. Tant de blancheur dans les ténèbres ! Un réel fantôme.

—Oui, père. Au revoir, monsieur.

Elle tend à Hubert une main blanche, mignonne,

une main de sainte Cécile, qu'il baise avec respect.

—Au revoir, mademoiselle, reprend-il, avec un accent étrange.

Il disparaît dans les rues tortueuses et mal éclairées, ou point du tout. On dirait des serpents éventrés se tordant en mille contorsions d'atroces souffrances.

Tout le long du chemin, une image enchanteresse, irrésistible, l'obsède. Il veut la chasser et ne le veut pas. Enfin, il se laisse bercer par cette vision vaporeuse. Les propos flatteurs des jeunes citoyennes à son égard ont toujours, comme l'eau du torrent sur le rocher, passé sans le mordre. Il a toujours eu, contre leurs traits acérés et enviables, un cœur entouré d'un triple airain. Mais ce soir d'automne, Hubert s'aperçoit qu'il a été touché.

Il aime, donc il souffrira.

II

JEAN DRUSAC

Jean Drusac était originaire de Normandie.

Après le collège vint la cléricature, puis le notariat. Il se livra à cette étude avec ardenr. Cela dépendait plus de sa cupidité que de son amour du travail, du désir de s'instruire ou de la plus noble de toutes les ambitions : la gloire, cette ambition, partage des âmes magnanimes qui échangeraient toute leur fortune, qui donneraient leur vie même pour voir leurs noms inscrits dans le livre d'or de la postérité.

A trente ans, il songea à se marier.

Il fut guidé dans ce choix, comme dans le reste de ses actes même les plus décisifs, par l'argent. Son but était de parvenir aux richesses, coûte que coûte. Là tendaient tous les efforts et de son intelligence et de ses intrigues.

Entendre le son métallique des pieces d'or et d'argent vibrer harmonieusement à ses oreilles ! voir les billets verts s'aligner en piles devant lui ! plonger ses mains avides dans un monceau d'écus qui laissent un froid dans les mains mais un chaud au cœur ! Quel rêve !

Partant, tout moyen lui semblait bon. Il pensait, en se frottant les mains et en clignant de l'œil ; "la fin justifie les moyens."

Cet amour excessif de l'argent, il l'avait sucé avec le lait maternel. C'est ce qui le poussa à ce mariage réservé aux âmes basses : un mariage d'argent.

Quel est l'idéal du mariage ? Quel est le mariage que les âmes nobles, grandes, élevées, recherchent avec l'acharnement du mineur qui, dédaignant plusieurs pépites d'or de peu de valeur se rencontrant sur son passage, franchit, s'il le faut, les ravins les plus profonds et les plus terrifiants, descend les pics les plus abrupts pour aller recueillir dans le lit desséché d'un ruisseau le monceau d'or enfoui là depuis des siècles ?

Un homme qui a du cœur, un idéal, ne se marie pas pour de l'argent. Non ; s'il se marie, c'est qu'il sent que son âme a besoin de s'épancher dans une autre âme, dans une âme qui sache le comprendre. C'est qu'il veut mettre sa main dans une main qui sache presser la sienne dans le succès, et qui, dans les revers, sache y laisser tomber des larmes de femme. Larmes qui ont pour les blessures faites au cœur de l'homme le même effet que le baume versé sur une plaie béante. Car Dieu a donné l'éloquence et le courage à l'homme, la force au lion, des serres et un bec redoutables à l'aigle, l'agilité au coursier des landes sauvages. A la femme pour se défendre ou pour consoler, il a donné les larmes.

Mais comment un homme pourra-t-il s'épancher dans un cœur qui ne le comprend pas ? Comment lui parler de ses projets de gloire, d'actes de vertu, si la femme ne peut que lui répondre :

—Me conduiras-tu au théâtre ce soir, au bal ?— Quand m'achèteras-tu un chapeau neuf ?— Tu es trop honnête. Tu ne gagnes pas assez d'argent.

Que l'homme donc qui comprend ce que peut une femme dans sa destinée, recherche avant tout une

femme de vertu et de dévouement. Une femme capable de sacrifier sa vie, s'il est nécessaire, pour ceux à qui elle s'est donnée sans retour : à son époux, par le mariage, à ses enfants par la maternité. S'il s'y joint la beauté, la distinction de famille, les richesses le trésor a d'autant plus de valeur. C'est la perle précieuse renfermée dans un écrin de haut prix. L'écrin lui donne un nouvel éclat et montre, au premier coup-d'œil, l'excellence du bijou qui y est renfermé.

L'on se plaît souvent à dire dans le malheur comme dans le bonheur, que la fortune est capricieuse. qu'elle se joue des hommes. Plus d'une fois, cela est vrai. Jean Drusac, qui n'avait ambitionné qu'une femme riche, trouva une femme belle. Et, qui plus est, une femme de dévouement.

Son père, en mourant, lui avait laissé une quinzaine de mille francs. Il s'était acquis une position honorable en ouvrant une étude de notaire. De là, point de difficulté à décider un certain docteur de province à lui jeter sa fille par la tête. Elle, malheureusement, se laissa éblouir par ce qui fascine, surtout de nos jours, tant de jeunes filles. C'est à dire, un homme de profession libérale.

Et avec un homme de profession libérale, ma foi, on court toujours une chance de jouer un rôle plus ou moins actif, plus ou moins brillant sur la scène mondaine.

Est-ce que le laboureur, qui vit obscur au fond de ses terres en servant bien son Dieu et son pays, n'est pas plus grand sous l'étoffe grossière que l'homme d'Etat décoré, titré, honoré, adulé, qui ne pense qu'à s'enrichir tout en paraissant servir son pays ?

A cinquante ans, le notaire était déjà un vieillard

Est-ce que le mineur qui aime bien son Dieu, sa patrie et sa famille, mais qui a le malheur d'avoir des souliers éculés et des pantalons troués et effrangés, n'est pas plus noble, avec son pic comme sceptre et les sueurs de son front comme diadème, que le roi crapuleux, avare et amolli, aux pieds des courtisanes enrubannées de sa cour ?

Le petit ouvrier chétif, les mains et le visage noircis de sueur et de fumée, qui peine sur son établi ou dans l'atmosphère lourde et suffocante d'une manufacture, mais dont le cœur ne craint rien tant que de faillir à l'honneur du drapeau de son pays ou de son Dieu, n'est-il pas plus admirable que le capitaliste honteux et rapace qui, paresseusement étendu dans son fauteuil, lit la hausse ou la baisse de la Bourse ?

Allons donc !

Un jour, Me Drusac, torturé par le démon de la cupidité, plaça, malgré les sages avis de sa femme, la plus grande partie de sa petite fortune dans une spéculation. Son avoir, dit-il, serait quintuplé, centuplé. Mais voilà ! Un crach formidable, écrasant, survint comme un coup de foudre. En un instant, écus, billets, espérances, tout fut anéanti. Et le notaire aussi.

Tombant dans un abattement profond, il se livra à l'ivrognerie, et déserta son étude pour les tavernes.

Emma Berteau, femme de Jean Drusac, voyant son mari manquer de courage, en eut pour lui. Elle ne s'arrêta pas, comme tant d'autres femmes dans des situations malheureuses, à accabler son mari de reproches. Elle chercha de l'ouvrage.

Jusque-là, elle avait vécu dans une richesse relative. La jeune femme n'avait jamais tiré l'aiguille que par

manière de passe-temps et pour travailler à ces mille riens qui donnent un cachet d'élégance féminine à un foyer. Mais la misère venait de montrer un pan de son manteau à la fenêtre. Elle venait, de ses poings décharnés, de frapper à la porte.

La pauvre femme ! On la rencontrait par des temps d'orage, grelottant sous une mauvaise mante. Où allait-elle ?

Demander à quelque bourgeoise, autrefois de ses amies, de l'ouvrage pour se chauffer et se nourrir. La nuit la surprenait penchée sur son travail. Pâle, les yeux cernés de bistre, les doigts piqués, usés et bleuis par l'aiguille, elle luttait et priait.

Mais ce genre de vie était au-dessus de ses forces. Chaque heure de travail creusait sa tombe. Un beau matin, elle s'alita.

Sur le bord du tombeau, elle reçut de Dieu comme un soulagement, et une consolation de ses derniers moments, une héritière de ses vertus. C'était Florence.

Elle serra entre ses bras amaigris ce petit paquet de chair rose, qu'elle contemplait avec des yeux ravis et obscurcis par les larmes. Puis elle le présenta à son mari, avec un regard indicible qui implorait la pitié pour ce petit être.

Et elle mourut.

Son âme s'envola dans les régions éthérées du bonheur qui ne finit pas.

Cette mort si triste et si prompte avait dessillé les yeux de Jean Drusac. Il ne voulut plus rester dans un pays qui avait vu les débuts d'une carrière si mal commencée. Il rendit les devoirs suprêmes à sa

malheureuse femme, convertit en argent son modeste mobilier, et ayant dit un dernier adieu au ciel qui l'avait vu naître, il s'embarqua avec son enfant pour le Canada.

Apres une traversée orageuse, il débarquait à Montréal, en 1818.

L'amour que M. Drusac avait eu pour sa femme, car Jean Drusac aimait sa femme, ce qui l'étonnait fort, il le reporta sur son unique enfant. Enfant que sa femme lui avait laissée comme un souvenir et un pacte inoubliable de leur trop court hymen. S'il continua à adorer l'argent, ce ne fut plus pour lui-même. Ce fut pour sa fille.

Pour sa Florence, Jean Drusac eût vendu son âme.

Aussi, quelle étonnante énergie ne déploya-t-il pas ! Bientôt, l'étude qu'il ouvrit sur la rue Notre-Dame devint une des études les plus achalandées de la ville.

S'il continua à demeurer modeste, avare pour lui-même, en revanche rien n'était assez beau, assez riche pour sa fille.

Au couvent, elle devint la compagne intime des demoiselles des premières familles. Elle prit là, en même temps que l'instruction, les manières élégantes du grand monde.

Jean Drusac allait voir Mlle Florence chaque dimanche. Il la bourrait de mille friandises et de menus articles de toilette et de parure qui ravissent toute jeune fille, quelque modeste qu'elle soit.

La nature est là.

Juillet 1837. Florence vient de terminer brillamment ses études, au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. L'élite de Montréal l'a

acclamée avec frénésie. Elle a remporté tous les premiers prix. Ses compagnes lui ont décerné le prix de beauté. On l'aime bien, la belle Florence. Son cœur est un cœur d'or.

Le père est digne et froid. Un notaire ne doit-il pas toujours être calme aux yeux du monde ? Mais Florence, arrivée chez elle, ne s'est pas déchargée encore de sa fameuse moisson, que son père lui ouvre les bras. Il la presse avec délices sur sa poitrine, il baise son front virginal, il y laisse tomber les larmes de l'orgueil paternel, puis il la force doucement à s'asseoir sur ses genoux. Le notaire perd la tête. Il rit et pleure en même temps.

—Ma fille, demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorde, dût-il m'en coûter la vie !

La jeune fille se fait toute petite près de lui. Elle repose sa tête blonde sur son épaule comme au temps où il l'endormait sur ses genoux.

—Votre amour, mon père, je l'ai et je le garde. Voilà tout ce dont j'ai besoin. Vous êtes si bon pour moi !

—O ma Florence ! ce trésor ne peut demeurer enfoui plus longtemps. Il faut que l'on t'aime, que l'on t'admire, que l'on baise la trace de tes pas. Bientôt, je te lancerai dans le monde. Tu y brilleras comme une reine au milieu de sa cour, comme une rose au milieu des fleurs. Tu n'auras pas de rivales.

—Mais, mon père, je quitte à peine les bancs du couvent et...

—Suffit. Demain, je te conduirai chez ta modiste et chez le bijoutier. Je suis riche, ma fille, riche... riche !...

Et cependant, sa redingote luit comme un cuivre poli.

A cinquante ans, le notaire était déjà un vieillard tout cassé. Le chagrin qui l'avait rongé comme un chancre, et le travail d'esclave qu'il s'était imposé, l'avaient vieilli de dix ans et avaient couvert sa tête d'une neige gris sale. Ses joues creuses, son front haut, étaient labourés de rides profondes, comme un champ dans lequel la charrue au soc aigu et tranchant a passé et repassé. Son visage de parchemin, toujours rasé de frais, avait la couleur de quelque document timbré oublié au fond d'un casier. Ce qui frappait surtout, dans cet ensemble, ce n'était ni le gris mat de ses cheveux, ni la peau glabre, ni les rides pro. noncées, ni le nez en queue de casserole, ni la bouche exsangue, à demi dégarnie de dents et fendue d'un coup de ciseau comme une simple ébauche, mais deux yeux, deux yeux petits, noirs, pétillants de convoitise, à fleur de tête, et toujours tenus en éveil par l'espoir de quelque nouvel appât.

Tel était le digne tabellion.

III

DOUBLE RECONNAISSANCE

Deux mois plus tard.

Aujourd'hui, on lancera Florence dans le monde. C'est comme le vaisseau que l'on pousse, tout pavoisé, sur un fleuve calme, et qui, tout démâté, va se briser sur un récif en pleine mer ! La comparaison est baroque, l'expression est juste.

Le soir, il y aurait bal.

En se réveillant le matin, Florence écarte les sombres draperies de sa croisée encadrée de chèvrefeuille. Le soleil fait irruption dans sa chambre. Ses rayons vivifiants donnent un germe de vie à tous les objets qu'il dore dans une auréole.

Florence est heureuse, très heureuse.

Sans pouvoir s'en rendre compte, elle sent le bonheur remplir son âme.

Elle accompagne, dans un mélodieux duo, un chantre du bon Dieu qui, à travers les branches au feuillage déjà pourpre d'un érable, vient lui souhaiter le bonjour.

Jetant les yeux sur une petite pendule Louis XV, elle s'écrie avec effroi :

—Dix heures ! mon Dieu, qu'il est tard.

Elle passe un peignoir de soie outremer, qui fait ressortir à merveille la neige de son teint et la richesse de sa gorge. Elle chausse des pieds de Trilby dans des souliers de satin rose. Puis, traversant les somptueux appartements comme une sylphe, elle arrive jusqu'au

cabinet de travail de son père. Là, elle tend l'oreille, retient son souffle et frappe deux légers coups.

—Puis-je entrer ?

—Entre, entre, ma chère Florence.

—Bonjour ! père.

Elle s'agenouille près de lui et effleure son front ridé d'un chaud baiser.

—As-tu bien dormi ? Tu travailles trop, tu te fais mourir. Laisse donc là toutes ces paperasses, ne sommes-nous pas assez riches ?

—Non, ma fille. La dot d'une héritière royale ne serait pas trop pour toi. Puisque tu es la plus belle et la meilleure des filles, je te veux la plus riche. Mais qu'as-tu, mon enfant, tu me sembles préoccupée ? As-tu quelque chose à me demander ? Ne crains rien, tout ce que j'ai t'appartient. Disposes-en à ton gré.

—Il y a, mon père, qu'hier soir... Mais non, je vais vous faire de la peine.

Et elle lève vers lui ses grands yeux ombragés de longs cils.

—Dis, dis, ma fille, fait le notaire en lui posant sur la tête sa main osseuse.

—Eh bien, père, hier soir je revenais de chez Mlle Brunel, où j'étais allée essayer ma robe de bal. On m'a attaquée. C'est ce qui explique la présence du jeune homme que vous avez vu à votre porte.

—Comment ! s'écrie Me Drusac en se levant d'un bond, les poings fermés et blême de colère. Ce jeune homme aurait il osé...

—Non, père ; sans son héroïsme, vous auriez aujourd'hui un irréparable malheur à pleurer le reste de vos jours. Ce noble inconnu m'a sauvée. Il m'a arrachée

de l'étreinte d'un vaurien. Grâce à lui, je suis encore à vos pieds telle que vous m'avez toujours connue. Les colombes, qui viennent becqueter leurs grains de blé dans le creux de ma main, ne sont pas plus pures que le fond de mon cœur !

—Son nom ? demanda le père avec transport, son nom, que je coure sur-le-champ remercier ce brave garçon et lui exprimer tout ce que ressent en ce moment un cœur paternel.

—Son nom, mon père, je l'ignore. Je n'ai pas osé le lui demander.

—Tu as bien agi, ma fille, mais c'est dommage tout de même. Est-il grand, petit ? Comment est-il, beau, laid ?

—Une taille de héros, une figure de prince.

Et elle rougit.

—Oh ! ho ! Mais qu'as-tu donc ? Te voilà rouge comme une cerise.

—Ah ! rien.

Le notaire, tirant sa montre, dit :

—Il est dix heures et j'ai des courses à faire. Voyons ce qu'il y a sur cette feuille.

Soudain il se frappe le front :

—Par Crésus ! et ces invitations que j'allais oublier ! Il est vrai que je n'en ai plus que quatre ou cinq. Mais tout de même, ce sont des jeunes gens de bonnes familles, qui rehaussent l'éclat d'une fête. Et celui-ci, Hubert Rolette, c'est un jeune journaliste et un écrivain de talent. Demain, sans doute, il parlera longuement de cette fête, de son succès et de toi, ma fille. Fais-toi belle, ce soir, plus que jamais. Je me charge

du reste. Viens m'embrasser, ma chérie. Un autre... un autre... encore un autre !

Le notaire prend son castor, qui a l'air d'un chat qu'on sort de l'eau, sa grosse canne, un vrai gourdin de meurtrier, et sort en geignant contre ses rhumatismes.

Florence demeure seule avec ses pensées.

Elle se réfugie dans son boudoir, moëlleux berceau de bergeronnette plein d'un exquis parfum de bien-être. Retraite où l'homme ne pénètre qu'avec une certaine curiosité et un certain respect, comme l'idolâtre qui franchit le seuil du temple de ses déesses rempli de mystères.

La jeune fille se laisse tomber dans un fauteuil capitonné de velours olive. Ses pieds reposent tout près de l'âtre. Les flammes d'une grosse bûche pétillent joyeusement, car le vent se fait froid au dehors. Elle cache son menton dans sa menotte. Les yeux dans le vide, elle se laisse bercer par ses rêves.

Il y a trois mois à peine, elle était sur les bancs nus du couvent, sous la plus stricte surveillance, renfermée, cloîtrée pour ainsi dire, entre quatre murs tristes et menaçants comme des chiens de garde.

Seul, le spectacle du dévouement et de la foi se présentait à ses regards.

Maintenant, voilà que tout à coup, comme au contact de la baguette enchantée d'une fée, tout change. L'enfant se voit libre. Libre au sein de ce monde tant béni par ceux-ci, tant maudit par ceux-là. Où il faut parfois, le cœur rongé par un serpent au dard aigu et cruel, présenter un visage riant et content. Il faut

tromper les regards les mieux exercés. De la comédie, encore de la comédie, toujours de la comédie !

Florence était modeste, non de cette modestie qui veut que l'on ignore ses qualités et ses charmes, mais les fait supporter, aimer même par ceux qui nous entourent. Trop souvent, hélas ! ils sont un objet de mépris et d'envie.

Aussi, reconnaissait-elle sans peine qu'elle serait la proie des fêtes mondaines. On la flatterait, on l'adulerait, on l'accablerait de paroles mielleuses, antipodes des sentiments retranchés derrière les replis impénétrables du cœur.

Un sourire de mépris erre sur ses lèvres, qui se plissent en une moue dédaigneuse. Ce sourire fait bientôt place à un sourire singulier.

Une image, entourée de l'auréole de l'amour, vient de surgir dans sa pensée. De peur de la voir s'évanouir, elle ferme les yeux. Elle revoit ce jeune homme. Ne lui avait-il pas rappelé, la veille, ces hommes tant vantés de l'histoire qui, à la taille et à la beauté d'un héros, joignaient la délicatesse et la grâce d'une femme. Le reverrait-elle jamais celui qui, du premier coup, avait enchaîné son cœur, comme ces sites admirables de la nature qui, dès qu'on les a vus une fois, nous transportent d'admiration et laissent en nos âmes un souvenir ineffaçable ? Et n'en venait-elle pas même à regretter la discrétion de cet homme qui lui avait caché un nom qu'elle eût redit cent fois avec amour et reconnaissance ?

—Eh bien ! ma fille, ne dirait-on pas que tu attends ta sentence ? Par Crésus ! tu n'as pas l'air d'une fille

qui va voir son front couronné des lauriers du succès ce soir !

Florence, qui n'était plus de ce monde, laissa échapper un cri de surprise. Ses joues veloutées se couvrirent de pourpre. Elle eut peur que son père n'eût pénétré l'objet de ses pensées.

—Comment, père, vous voilà déjà ? fit-elle, en s'élançant au devant de lui, et en lui présentant son front.

—Comment, déjà ? Mais il y a une heure que je suis parti. Tu es flatteuse, toi ? heureusement qu'Annette n'est pas aussi rêveuse que toi, ma chérie. Sans cela, je le crains bien, nous serions souvent obligés de nous contenter de pain et d'eau, comme deux vertueux cénobites.

Il est six heures, Florence sonne la servante pour sa toilette. L'enfant de Me Drusac n'était pas orgueilleuse, moins encore coquette. Mais ce soir-là, elle voulait être belle, la plus belle. Son père le souhaitait, et en ressentirait un plaisir extrême.

Resplendir comme la lune au milieu des myriades d'étoiles qui pourtant scintillent avec tant de gloire dans le calme de la nuit, quel bonheur pour une jeune fille !

Il y avait aussi en elle ce sentiment inné chez la femme. La plus humble, même la plus pauvre, prise un bijou aussi haut que le pain qui la soutient.

Annette lui met une robe de satin blanc qui laisse apercevoir à l'œil émerveillé des épaules arrondies et d'une blancheur de lait. Ses bras semblent ciselés par le ciseau d'un Phidias. Le regard audacieux et impudique de cette tête de Vénus est remplacé par une

FLORENCE

flamme douce et chaste. Les contours harmonieux de sa taille sont heureusement emprisonnés dans cette robe de bal.

Annette se joint les mains et ouvre de grands yeux.

—Que vous êtes belle, Mamzelle Florence !

—Allons donc ! vas-tu me faire la cour, maintenant ?

Leurs éclats de rires sont interrompus par trois forts coups frappés à la porte de la chambrette.

Entrez.

—Ho ! la, la, Dorilla ! Enfin, te voilà ressuscitée ! J'étais à la veille de diriger mes pas vers le cimetière... Mais sans doute ! Prier et pleurer sur ta tombe, il ne me restait plus que cela à faire. Sans cœur, viens ici, que je t'embrasse.

La jeune gazelle aux yeux d'acier obéit avec plaisir. Elle s'embarrasse dans les rubans, les boîtes, les jupons, les miroirs, les chaises, les souliers, qui forment un charmant tohu-bohu.

Ce pêle-mêle eût atterré un homme. Une femme s'y sent aussi chez elle que le poisson dans l'eau.

Dorilla se jette dans les bras de son amie de couvent et de cœur. Elle la couvre de baisers et laisse tomber à ses pieds un énorme bouquet de roses-thé blanches et rouges.

—Regarde, ma chère, ces belles roses que je t'ai apportées pour mériter mon pardon. J'y tiens autant qu'à mes jours. Et mes jours donc, si j'y tiens ! Vois, j'en pique deux des plus belles dans tes cheveux, et j'en place d'autres à ton corsage. Oh ! que c'est gentil. Ma chère Florence, je suis jalouse de te voir si ravissante. Tu effaces la fraîcheur de ces fleurs. Méchante,

va ! tu ne nous laisseras seulement pas la gloire de la lutte !

—Prends garde ! Dorilla ! Te rappelles-tu cette bonne mère, sœur Jésus-Marie, qui avait coutume de nous dire que les amis qui nous flattent ne sont pas nos amis ?

—Mais je ne te flatte point, puisque je te dis la vérité. Cruelle, tu ne crois pas en mon amitié. Moi, j'ai foi en la tienne.

—Allons, allons ! ce n'est pas le temps de nous quereller, bien que les petites querelles entretiennent l'amitié. Que tu as une belle robe ! Ce blanc, ma chère te sied à merveille, et je n'ai qu'à bien me tenir sur mes gardes. Où as-tu acheté tes...

Soudain une clameur terrible s'élève de la rue. On entend des cris d'effroi, des appels au secours :

—Sauvez-le, sauvez-le, il est mort !...

Les deux jeunes filles accourent à la fenêtre. Elles voient un cheval emporté. Il n'y a qu'un homme dans la voiture. Il ne peut plus maîtriser la bête effrénée. Quelques secondes de plus, et ce sera un désastre. Le fougueux coursier va s'abattre sur un bâtiment en pierre. Le malheureux va être projeté sur le sol.

Mais, rapide comme l'éclair, un jeune homme s'est élancé et s'est posté au milieu de la rue. La foule est muette et pétrifiée.

D'une main, le jeune audacieux saisit le coursier par la bride, de l'autre, il lui comprime les naseaux fumants.

Le cheval s'arrête.

Le brave jeune homme a été traîné l'espace d'une couple de verges. Voulant échapper à l'ovation et

aux frénétiques applaudissements des spectateurs, il disparaît dans la foule.

Dorilla a reconnu l'homme à la voiture.

—Ton père, s'écrie-t-elle.

Florence a vu son père également.

Mais elle en a aperçu un autre en même temps.

—C'est lui ! répond-elle, comme dans un écho.

IV

JE T'AIME !

Le grand salon de Me Jean Drusac.

Des centaines de bougies posées comme des sentinelles. Dans un coin, un piano. Ici des statuettes, là des tableaux. Une cheminée monumentale, gigantesque, dans laquelle trois grosses bûches de hêtre à demi consumées. Et les fleurs, donc ? Que de fleurs ! que de fleurs ! Ici, là, partout : on dirait un parterre ! Un arome suave s'en exhale, une atmosphère embaumée, des lumières éblouissantes à force d'être nombreuses.

Les couleurs riches et brillantes des robes de bal se mêlent dans une douce harmonie. Les pierreries lancent leurs feux de toutes parts.

Un délicieux frou-frou de jupes de satin et de soie. Quelques élégantes, dont les corsages sont généreusement décolletés, exhibent avec complaisance et avec une pudeur qui fait rire, des épaules blanches aux contours rebondis ; quelques maigrelettes donnent à l'humanité l'exemple d'une résignation admirable, en laissant apercevoir à l'œil... déçu, des épaules menaçantes qui ressemblent aux cônes tronqués d'un professeur de géométrie.

Les invités sont très dignes et un peu froids dans leurs habits de bal. La conversation, d'abord contrainte et timide, s'anime et se généralise.

Florence Drusac serait, sans contredit la reine et l'héroïne de la fête. Cela se voyait ; elle était ravis-

sante. Sans autres ornements que les fleurs qu'elle portait dans ses cheveux et à son corsage, elle n'en paraissait que plus belle. Ses joues, d'ordinaire un peu pâles, s'étaient recouvertes d'une teinte rose. On ne fait pas ses débuts tous les jours, il est bien permis de rougir un peu. Sous le jeu des lumières, ses yeux avaient la transparence des ondes cristallines du ruisseau reflétant le sombre feuillage de la rive.

La jeune fille est assise sur une causeuse. Un peu étonnée de ce spectacle, elle ne voit pas tous les regards fixés sur elle.

Tout près est un jeune beau, un *frais*. Frisé, pommadé, huilé, graissé, la moustache tortillée comme la queue d'un *pug*, le monocle à l'œil et les mains chargées de diamants comme une femme, il minaude.

Florence sourit par obligeance.

Quelques malheureux que le sort néfaste a placés près de beautés glaciales, ou de laiderons sur le point de doubler le cap de la trentaine, paraissent se complaire dans leur compagnie. De fait, ils se tourmentent sur leurs sièges. Ils lancent à ce mannequin fanfreluché des regards désespérés.

Veinard, va ! pensent-ils.

—Mademoiselle, disait Gustave Turcobal d'une voix qu'il voulait rendre sympathique, à quelle déesse vous comparerai-je ? A Vénus, à Minerve, à...

—Assez, assez, monsieur, répondit Florence avec un geste d'effroi. Je ne suis pas très avancée en mythologie, et je n'ai pas fait ample connaissance avec les fameux et vertueux personnages auxquels votre indulgence veut bien me comparer. Du reste, monsieur,

je préfère demeurer au Canada que d'aller siéger dans l'Olympe.

—Je ne sais pas ce que je dois le plus admirer chez vous, ou de votre esprit ou de votre beauté ?

—Vous êtes dans le doute, monsieur, moi, je ne le suis pas. Ce que j'admire le plus en vous, c'est votre mémoire. N'avez-vous pas lu cette phrase si bien tournée dans le *Manuel des Salons ?* Au deuxième chapitre, si je ne me trompe pas.

Le galant se trouve mal. Les chandelles dansent comme des bacchantes devant ses yeux. Son silence devient embarrassant, funeste. Heureusement pour lui, Annette, d'un air de chatte malade, annonce :

—M. Hubert Rolette.

—C'est lui ! s'écrie Dorilla.

Florence a reconnu le nouveau venu. Son sang reflue vers son cœur qui bat plus vite. Son sein oppressé se soulève sous les sentiments de surprise, de joie, d'amour, d'admiration qui s'agitent dans son âme.

Gustave Turcobal la croit indisposée.

—Vous êtes malade ? Désirez-vous quelque chose ?

—Non, merci.

Et elle continue à regarder Hubert.

Aux présentations, le jeune homme salue d'un air dégagé. Il est aussi calme et aussi maître de lui-même, dans cette brillante réunion, que penché sur sa table de travail dans sa pauvre chambre qui 'aurait pas déplu au plus austère des fils de saint Bruno.

Soudain, il change de couleur, il pâlit. Un pensionnaire en vacances n'est pas plus embarrassé en présence d'une jeune fille !

—M. Rolette, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille, fait le notaire en se rengorgeant.

Hubert bredouille le traditionnel :

—Je suis heureux de vous connaître, mademoiselle.

Florence, elle, du moins, a eu le temps de se remettre de sa surprise.

—Et moi, mon père, je vous présente mon sauveur.

—Comment ! Quoi... Mais... Vous ?... Mais c'est vous qui avez sauvé ma fille, s'écrie le notaire en sautant comme un diablotin dans l'eau bénite.

Il saisit les mains du jeune homme avec transport.

—Merci, monsieur, mille fois merci du service insigne que vous m'avez rendu ! Je n'essaie pas de vous récompenser ; aucune récompense n'est assez grande pour une telle action. Tout ce que je vous offre, c'est la reconnaissance d'un père.

Un avare aime toujours mieux donner sa reconnaissance que son argent. Plus pratique !

—Pourquoi tant d'effusion pour si peu ? Tout autre en eût fait autant. J'ai été plus heureux qu'un autre. Voilà tout.

—Et tout autre en eût fait autant aussi ce soir, je suppose, dit Dorilla en riant de la mine d'outre-tombe que fit Hubert qui la regarda avec des yeux, oh ! mais des yeux !

—Mesdames, messieurs, je vous présente le sauveur de Me Drusac !

En entendant ces paroles, le notaire demeura bouche béante, incapable de dire un mot.

Le pauvre homme ! il ne comprend pas que l'on puisse tant donner sans recevoir d'argent.

Les deux aventures d'Hubert font en un clin d'œil

Celui-ci la tenait enlacée.

le tour du salon. Florence est l'héroïne de la fête ; il en est le héros.

Le piano attaque les premiers accords de la danse. Hubert, qui se trouve près de Dorilla, la prie de faire l'honneur d'un tour de valse. La jolie brunette bénit, dans le secret de son âme, la fortune qui la favorise si bien.

Elle a la part du lion.

Quant à la fille du notaire, le tact seul de sa bonne éducation lui donne un air aimable lorsque Gustave Turcobal se courbant devant elle jusqu'à terre, lui dit les doigts écartés sur son cœur :

—Mademoiselle voudrait-elle me faire l'honneur d'une valse ?

—Certainement, monsieur.

Néanmoins, elle jette des regards d'envie sur l'heureux couple emporté dans le tourbillon de la valse. Ils semblent si heureux ?

Se croyant ancré dans les bonnes grâces de sa charmante valseuse, Gustave Turcobal ne fait pas attention à ce détail.

Il se cramponne à la taille de la jeune fille, comme un naufragé à une planche de salut.

Il danse comme s'il avait les pieds sur des charbons ardents.

Florence, par condescendance, ou par pitié, lui donne un coup d'encensoir sur sa bonne grâce Le pauvre *dude* voit les bougies se livrer à une sarabande désordonnée dans les lustres. Il perd la tête. Mettant le pied sur la traîne d'une valseuse, il y fait un irréparable accroc. La bouche en cœur, il va faire ses excuses, lorsque tout à coup il se heurte

contre Dorilla. La jeune fille dit à Hubert en souriant malicieusement :

—Je crois que M. Turcobal succombe sous les émotions.

Les valseuses regagnent leurs sièges, Dorilla près d'Hubert.

Dorilla, avec sa vivacité habituelle d'enfant terrible, demande à brûle-pourpoint :

—Vous êtes journaliste, M. Rolette ?

—Oui, mademoiselle. Mais dites plutôt que je suis enfant de Bohême.

—Que ça doit être amusant, la vie d'écrivain !

—Ah oui ! très amusant. Aujourd'hui on nous juche sur le pinacle des honneurs, et demain on nous laisse choir au beau milieu du chemin, condamnés à manier le pic et la pelle ou à aller mourir derrière les noires murailles d'un hôpital. Journalistes, écrivains, flattons-nous les passions populaires ? on nous porte aux nues. Avons-nous le malheur et le courage de dire franchement la vérité aux peuples ? on nous conspue, on nous crache à la figure. Mais que le monde nous adule ou qu'il nous méprise, le résultat est à peu près le même, vu que le jugement du monde est le jugement d'un sot. Peu importe que nous vivions dans un grenier ou dans un castel, sous les combles aux poutres tapissées de toiles d'araignées ou sous les voûtes dorées et enluminées, pourvu que nous ayons une croûte de pain sec pour soutenir notre guenille de vie et une bûche pour reposer notre tête. Surtout recevons l'adversité en lui faisant des pieds de nez, et, après avoir vécu en hommes, sachons mourir en hommes. Enfin, mademoiselle, puisque tout dire il

faut, je crois qu'un journaliste devrait se condamner à un célibat perpétuel, car il serait malheureux de voir qu'une douce et gracieuse jeune fille dont les pieds ne doivent fouler que les roses, se vît obligée de traîner le boulet de la vie en compagnie d'un journaliste.

—Avouez, M. Rolette, que vous êtes un homme drôle et un dangereux original. Dans tous les cas, votre langage, m'ayant prise à l'improviste, je vous demande un sursis pour y songer.

—Accordé, chère mademoiselle.

—Si je ne me trompe, M. Rolette, vous avez là un rival qui ne lâchera pas la proie pour l'ombre.

—De qui voulez-vous parler, mademoiselle ? Je ne me connais pas de rival, pour la bonne raison que je n'aime aucune jeune fille. A moins que ce ne soit vous !

—Je suis très flattée. Mais enfin, vous savez que je ne suis pas la dame qui ferait pourfendre deux chevaliers.

—Pourquoi pas ?

—Trève de plaisanteries. Vous connaissez M. Turcobal ?

—Oui, je n'ai eu l'honneur et le bonheur de le connaître que ce soir. Mais mieux vaut tard que jamais, ajoute Hubert avec un sourire moqueur qui n'échappe pas à la spirituelle Dorilla.

—Oh ! mais là ! regardez donc ses yeux. Ne voyez-vous pas qu'ils sont tout de feu pour Mlle Drusac ?

Chère mademoiselle, je ne suis pas attaché à la brigade du feu. Que son cœur lui-même soit en-

flammé, est-ce à moi d'aller éteindre l'incendie ? Cependant, si vous me le commandez, je...

—Oh! si nous n'avons que ce feu pour nous réchauffer, nous serons tous gelés avant demain. Mais il en est un que je redoute davantage. Vous savez lequel. Oh ! celui-là, il est dangereux.

—Mademoiselle, je vous...

—Ne niez pas, fait Dorilla, en voulant prendre un ton sévère qui lui sied comme le boulet ennemi dans la marmite du pioupiou. Allons, allons, bel amoureux, ne regardez pas tant de ce côté et écoutez-moi bien. Vous y êtes, n'est-ce pas ? Bien. Je commence. Mademoiselle Drusac qui, entre parenthèses, est mon amie de cœur, est ce soir, à double titre, l'héroïne du bal. Votre apparition nous a appris quel en serait le héros. Or, comme je pensais qu'un héros et une héroïne ne se répugnent pas trop, j'ai voulu en faire l'expérience sur vous. La matière était belle. Les yeux sont le miroir de l'âme, vous le savez. Ils vous ont trahi. Donc, je n'ai eu qu'à regarder et j'ai tout découvert.

—Inutile de présenter ma défense, mademoiselle. Pour vous convaincre, il me faudrait une éloquence que je ne possède pas.

—Maintenant, monsieur le conquérant, sortez de la place forte dont vous venez de vous emparer. Je ne veux pas attirer sur ma tête le ressentiment éternel de mon amie.

Hubert répond par quelques paroles aimables aux compliments intéressés de certaines mères de famille qui avaient des filles à marier, et qui l'ont arrêté au

passage, puis il s'approche de la fille du notaire, et salue avec courtoisie, mais sans affectation.

—Mademoiselle, puis-je espérer l'honneur d'une valse ?

Florence baisse les yeux. Mais elle les relève aussitôt avec un rayon de bonheur qu'elle s'efforce en vain de voiler.

—M. Rolette, mon carnet est plein de valses et de polkas promises, mais pour vous je fais exception. La prochaine valse est en blanc. Je ne l'ai promise à personne, car j'espérais que vous viendriez me demander. Ne soyez pas froissé de ce langage un peu osé peut être. La reconnaissance de mon âme parle plus haut que les convenances mondaines. Aussi, monsieur, j'accepte avec plaisir l'honneur que vous me faites.

Florence pose sa main d'albâtre sur l'épaule du jeune homme.

Hubert passe gracieusement son bras autour de la taille de la jeune fille.

Tous deux s'envolent dans le tourbillon.

Florence, dans l'ivresse du bonheur, s'abandonnait sans réserve à son élégant cavalier. Celui-ci la tenait enlacée d'un bras souple et ferme. Leurs yeux se rencontraient, ils échangeaient leur haleine. La fille du notaire sentait une chaleur étrange s'emparer de toutes les fibres de son être. Lui, la conduisait avec une grâce, une aisance qui la subjuguait.

Qui pourrait dire les sentiments qui s'agitaient dans le cœur virginal de Florence ? Elle-même, les connaissait-elle ? Cependant oui, elle en démêlait deux : l'amour, l'admiration.

Hubert avait cette délicatesse qui sait garder une juste mesure dans les plus grandes joies. Craignant que la jeune fille qui se mirait dans ses yeux ne fût lasse, il lui demanda si elle était fatiguée.

—Cette atmosphère est embrasée. Si nous allions dans le jardin ?

—Avec plaisir, mademoiselle.

Florence alla chercher un châle de soie blanche.

—Permettez, mademoiselle.

Et il le lui mit sur les épaules. Une de ses mains frôla le cou de la jeune fille.

Elle rougit et regarda les fleurs d'oranger dessinées sur le tapis du salon.

Il sentit un frisson parcourir ses membres.

Tous deux d'abord gardent le silence—toujours la vieille histoire—en se promenant à travers les allées froides et nues du jardin. Au ciel, la lune semble briller d'un éclat inaccoutumé. On dirait qu'elle prend à cœur son rôle de chaperon.

Pauvre lune ! combien de fois n'a-t-elle pas eu à remplir ce pénible devoir !

Chaperon parfois traître et dangereux.

Quant aux étoiles, ce sont autant de chérubins qui folâtrent et qui n'y entendent rien.

Peu dangereuses celles-là. Mais la lune ! oh ! la lune !

Florence s'assit sur un banc rustique.

Hubert de même, naturellement.

—Serais-je indiscrète, questionna Florence sans plus de préambule, si je vous priais de me dire, monsieur, pourquoi vous m'avez caché votre nom, lorsque...

—Pourquoi, mademoiselle, vous aurais-je mentionné un nom qui vous importe si peu ? D'autant plus que ce léger service ne valait pas cet honneur.

—Pensez-vous réellement ce que vous dites ?

—Mais oui, mademoiselle.

—Ce nom m'importe tant, que la reconnaissance que je vous dois me fait un devoir impérieux de ne l'oublier jamais.

—Je vous remercie infiniment, mademoiselle, fait-il en la regardant dans les yeux. Cette reconnaissance prouve la noblesse de votre âme que je place au-dessus de votre beauté. Mais, mademoiselle, que n'ai-je eu le bonheur de faire davantage pour vous ! Que n'ai-je vu mon sang couler pour vous ! Peut-être, ah ! oui, peut-être un autre sentiment qui me serait bien plus doux à entendre exprimer par vos lèvres bénies s'y serait mêlé, ou plutôt en eût été la suite nécessaire.

—Pourquoi cette humilité qui, cependant, vous honore et rehausse le prix de votre dévouement ? Avez-vous donc oublié, monsieur, que vous m'avez sauvé plus que la vie ?

—Je m'estime le plus heureux des hommes, mademoiselle, d'être honoré de votre reconnaissance. Je remercie la Providence qui a si bien dirigé mes pas, qu'au moins j'aie pu vous être de quelque utilité. Mais que puis-je, mademoiselle, moi, pauvre hère, pour me rendre digne de votre amitié, je n'ose dire de votre amour ?

Hubert prend entre ses mains tremblantes une des mains de Florence, qui ne la retire pas. Il plonge ses noires prunelles brillantes d'amour dans les yeux de la jeune fille.

Celle-ci, trop noble pour dissimuler, baisse ses longs cils et dit d'une voix si douce, si douce, qu'à peine Hubert peut l'entendre :

—Etes-vous aveugle, M. Rolette, que vous n'ayez découvert la flamme qui brille dans mes regards ?

Elle lève ses grands yeux violets et embrasse le jeune homme d'un œil qui met à nu toute son âme.

Subjugué, fasciné, Hubert est hors de lui. Il se laisse glisser à ses genoux. Il colle son front brûlant sur les mains glacées de la jeune fille, et lui dit, dans un cri inexprimable du cœur :

—Ma chère Florence, je t'aime...

La jeune fille, debout, la tête baissée, gardait le silence. Hubert allait se lever, le désespoir dans l'âme, quand, tout à coup, il sentit une larme bénie, larme capable d'enfanter des prodiges, qui venait de tomber sur sa main. Trahie par cette larme qu'elle n'avait pu retenir, elle dit à celui qu'elle voyait à genoux à ses pieds dans l'attitude d'un malheureux qui attend sa sentence de vie ou de mort :

—Monsieur, j'ai déjà entendu parler de vous. Quand un homme nourrit pour sa patrie l'amour que vous avez pour elle, il ne peut avoir qu'une âme noble et généreuse, pouvant produire les dévouements les plus héroïques. Mon cher Hubert, non seulement je t'admire, mais je t'aime !

. . . . . .

Les deux jeunes gens retournent au salon. Ils trouvent Gustave Turcobal entouré de plusieurs invités. Ce jeune "frais" n'avait pu, avec tous ses diamants et ses frisons, attirer l'attention sur sa pré-

cieuse personne. Irrité de son peu de vogue, il voulait, coûte que coûte, se faire remarquer.

Aussi, débitait-il des paroles amères et des sarcasmes contre les Canadiens qui parlaient de se révolter. Il appelait le gouvernement anglais le plus juste et le plus équitable des gouvernements. De plus, il conseillait de jeter dans les fers le premier qui oserait faire entendre une seule plainte contre le sort actuel des Canadiens.

Hubert entend parler ce jeune homme pusillanime et sans aucun amour de la patrie. Il le voit joindre l'outrage à l'indifférence. Et sa malheureuse patrie qui gémissait et ployait sous le joug honteux de l'Angleterre, déchirée par les griffes du lion britannique se vautrant continuellement dans le sang de l'humanité qui crie vengeance !

Qui sait si l'antique histoire de la grandeur et de la décadence de Rome ne se répétera pas.

Alors le rouge de l'indignation lui monte au front. Ses yeux lancent des éclairs de colère. Il se redresse de toute la hauteur de sa taille. Du revers de sa main, il soufflette ce sans cœur en s'écriant d'une voix vibrante qui éclate comme un coup de tonnerre au milieu de la réunion en suspens :

— Monsieur, vous êtes un lâche

V

LE COMBAT

Hubert se réveille. Il ouvre un œil, puis l'autre, s'étire, baille, se passe les mains dans les cheveux qui ressemblent à une meule de foin, s'asseoit sur son lit et regarde à sa montre.

—Diantre ! il est six heures Mais, peu importe, mon rendez-vous est pour sept heures. J'ai donc encore une heure devant moi.

Il envoie les couvertures à bas de son lit, et se lève.

—Batiscan ! J'endosserais bien volontiers un costume de chasse pour abattre ce beau merle. Cela compléterait les décors de la scène. Mais non, le frac noir, la cravate blanche me donneront un air très digne, solennel même. On ne se bat pas en duel tous les jours, faisons bien les choses. D'autant plus que si ce blanc bec venait par hasard à bien viser, nous pourrions bien tous les deux rester sur le carreau. Et j'ai tant à cœur d'être poli avec tout le monde, que si la mort venait m'inviter à faire avec elle une marche plus ou moins sentimentale, il faudrait bien la recevoir en gentilhomme.

Tout en fredonnant un air du pays, Hubert promenait sa savonnette sur son visage qu'il couvrait d'une chaude écume. Il dirigeait si prestement le rasoir dans les parties les plus critiques de sa figure, qu'il eut la satisfaction de se sentir le sang aussi calme que s'il allait enterrer la vie de garçon d'un de ses amis.

En eût-il été ainsi, s'il avait dû se porter à la ren-

contre de la douce image qui ne le quittait plus un seul instant.?

Il s'approche de sa table de travail qui remplit la double fonction de secrétaire et de bibliothèque:

Puis, il prend une feuille de papier et commence ainsi : " Mademoiselle..." mais il rature aussitôt cette expression.

—Est-ce bête ? Ne dirait-on pas que je commence une demande en mariage ! Ce terme est trop glacial. " Chère amie "... Non, pour un adieu, cette expression est trop peu affectueuse " Ma chère Florence," voilà qui est bien. Si je suis en dehors des convenances, tant pis. Mais l'heure et la solennité des circonstances excusent bien des choses en ce monde.

Ma chère Florence,

Quand tu ouvriras ce poulet, ce sera à toi de venir me rendre visite. Pas à moi. C'est baroque, je l'avoue, mais c'est nécessaire. Adieu, ma chère Florence, je meurs en unissant dans une même pensée et un même amour, les deux objets chéris qui se partagent mon âme : ma patrie et ma Florence.

Ton ami pour jamais

HUBERT ROLETTE.

le 16 novembre 1837.

Il cachette le billet et le met en évidence sur la table.

—Quoique je sois certain d'avoir la satisfaction d'allumer ma pipe avec cette macabre et laconique missive, je serai plus tranquille ainsi. Car les destins sont si bizarres. Qui sait s'ils n'ont pas déjà tiré mon illustre nom de l'urne exécrée des humains ? Maintenant, hâtons-nous, car je n'ai plus que trente minutes.

Le lieu de la rencontre était une clairière

Tout vrai Canadien, s'en allât-il à la mort, doit être ponctuel et ne jamais se faire attendre.

Il prend son chapeau de feutre noir à larges bords et s'enveloppe de sa longue redingote, car la bise est glaciale. Hélant une calèche, dont les ressorts se lamentent comme un cobaye sous le couteau du boucher, il dit au cocher en partant :

—En haut de la rue Guy.

Après s'être fait rudoyer pendant une demi-heure, il descend de voiture, renvoie le cocher et dirige ses pas vers les hauteurs du Mont-Royal.

Le lieu de la rencontre était une clairière. Le ciel était sombre, chargé de nuages.

Ceux-ci se poussaient les uns les autres comme un troupeau fuyant en désordre devant les menaces de la tempête.

C'était un de ces jours froids et venteux, pendant lesquels les grands arbres de la forêt font entendre des chants plaintifs. La nappe cuivreuse qui recouvre le sol glacé a remplacé sa toilette estivale. Les chênes robustes et les peupliers géants gémissent sous la poussée de la bise du Nord.

Ils font entendre un bruit sourd et confus comme celui des eaux tombant d'une cataracte ou bien comme celui des vagues en démence de la mer qui viennent se briser contre les récifs et les brisants, et lécher les galets du rivage de leur blanche et moutonneuse écume.

En arrivant, Hubert voit son second et le docteur avec sa trousse ouverte au pied d'un arbre, mais Gustave et son témoin n'y sont pas. Cinq minutes, dix

minutes, et le jeune gommeux ne vient pas. Hubert serre les poings avec colère.

— Le lâche aurait-il peur de se battre, ou en est-il encore à friser les soyeuses mèches de sa chevelure et à cirer les extrémités poilues de sa moustache ?

Enfin, après quinze minutes de retard, ils font leur apparition sur le terrain. Pâle, Gustave Turcobal était aussi pâle que les bandages du docteur qui semblaient l'attendre au pied de l'arbre.

Le duel n'est plus de nos mœurs. Nous avons aujourd'hui une façon plus sommaire de régler nos différends. L'histoire du Canada, cependant, en compte quelques-uns, çà et là. Qu'il suffise de dire que le sang français coule dans nos veines, fait battre nos cœurs, et l'on aura peine à comprendre que le duel soit biffé du dictionnaire canadien.

Les témoins examinent les pistolets. Les deux adversaires se rendent à leurs postes, à une distance de vingt pas. Le second de Turcobal esquisse une grimace qui remémore quelque bonze au ventre à triple ballot d'une pagode du Bouddha. Sur le front de Gustave, la sueur ruisselle. Un courage calme et froid jaillit des yeux d'Hubert. Les bras s'étendent.

On compte, un, deux...

Mais soudain un cri terrible, un seul, se fait entendre. Une jeune fille accourt et se jette sur le bras d'Hubert qu'elle essaie de désarmer.

—Non, Hubert, Hubert, tu ne te battras pas ! Je t'en supplie, je t'en conjure. Songe à ta famille, songe à toi. M. Turcobal, pensez à votre mère qui vous aime et qui succomberait sous le poids de la douleur si vous veniez à être tué. Oh ! mon cher Hubert, ne

te bats pas, je t'en supplie. Si tu m'aimes, ne le fais pas !

Hubert soutient Florence qui sanglote sur sa poitrine ; et il laisse tomber son arme à ses pieds.

—Eh bien ! Monsieur, j'espère que vous ferez comme moi. Vous accéderez au désir de cette pauvre enfant.

Mais Turcobal que la vue de cet être adorable aux bras de son rival rend fou de rage, s'écrie :

—Non, je veux me battre.

—Allons ! reprend Hubert au paroxisme de l'indignation et du mépris. Vous avez insulté ma patrie, et maintenant, vous insultez une jeune fille en pleurs à nos pieds. Monsieur, vous paierez pour les deux. Témoins, comptez !

Une flamme jaillit mêlée à une détonation sèche. Un cri d'angoisse : Gustave Turcobal s'affaisse avec une lueur de somnambule dans les yeux et en faisant des soubresauts de saltimbanque. Tous l'entourent. Le docteur, à genoux près du blessé, examine la blessure. Il déclare qu'il n'y a rien de dangereux. Perforant l'épaule droite, la balle a brisé la clavicule.

Le vainqueur aussi bon que brave s'agenouille auprès du blessé, et lui tend la main.

Turcobal se détourne.

—Un ennemi de plus, voilà tout pour Hubert !

Florence lève sur le jeune homme ses yeux qui brillent comme de la poudre d'émeri. Comme deux perles, deux larmes descendent le long de ses joues. Par suite de sa frayeur, celles-ci ressemblent à deux

lys sur lesquels se sont écartées deux gouttes de rosée de l'aurore.

Le jeune homme semble scruter ce regard, et dit avec un ton de reproche :

—Mais, ma chère Florence, comment se fait-il que...

—Sans doute, mon cher Hubert, qu'il n'appartient ni à mon sexe ni à ma condition de venir ici seule, à une telle heure. La bonté de ton cœur pardonnera aux motifs qui m'ont fait agir. Hier, après ton départ, M. Turcobal est venu me faire une scène d'amour désopilante. Il m'a avoué qu'il m'aimait plus que toute autre, qu'il poursuivrait de sa haine tout rival et qu'enfin il allait se battre en duel avec toi.

—Le drôle ! Que n'a-t-il encore ses deux bras !

—Alors, je lui demandai avec indifférence le lieu, l'heure, les armes du combat. Il me dévoila tout. Si je suis venue, mon cher Hubert, c'est que je voulais éviter un malheur. Car, dit-elle timide et en appuyant sa tête sur son épaule, je t'aime !

—Puisque tu es si franche, fait Hubert avec son fin sourire, je t'avouerai une chose. Sans toi, ce beau merle auquel je viens de briser une aile, serait maintenant dans un royaume ou l'autre. Mais lorsque, par tes irrésistibles supplications, tu lui as parlé du chagrin de sa mère s'il venait à être tué, j'ai pensé à la mienne si ce malheur devait être mon partage. Ce souvenir seul lui a sauvé la vie. Car c'est ma volonté, et non le hasard qui a conduit ma balle. Je me suis contenté de venger l'honneur.

On était arrivé à la voiture de Florence. Hubert presse la jeune fille contre son cœur. Il effleure ses cheveux de ses lèvres tremblantes.

Heureux, très heureux, Hubert revient lentement à pied. La nature commence à chasser la torpeur de la nuit. Comme un globe de feu au travers d'un voile, le soleil disperse les nuages. Il laisse voir un ciel plus pur que le jour qui se contemple dans les ondes lisses et majestueuses du Saint-Laurent.

Les piverts, les oiseaux moqueurs, les engoulvents, les grives, les gobe-mouches, envoient dans les airs des notes confuses. Ces oiseaux secouent leurs ailes engourdies par le repos de la nuit. L'écureuil trottine, grimpe jusque sur les cimes les plus hautes des érables. Il se balance au bout d'une branche. Ici, assis sur son derrière, il grignote des noix qu'il tourne et retourne de ses deux petites pattes de devant. Là, il darde ses noires et pétillantes prunelles sur les lièvres, qui filent comme un trait parmi les hautes herbes.

Au loin, le son sacré d'une cloche invite les fidèles à aller offrir au Seigneur les prémices du jour.

Absorbé dans ses pensées, Hubert ne voit rien, n'entend rien. Aussi, est-il tout surpris de se voir chez lui si tôt. Cependant, il a marché pendant plus d'une heure.

—Maintenant, dit-il, faisons comme tout bon Canadien doit faire.

Il ôte son frac et ne garde que son gilet. Il se met les pieds à l'aise dans de légères pantoufles. Après avoir jeté deux énormes bûches dans l'âtre, il bourre sa pipe de terre blanche et l'allume avec le billet destiné à Florence. Puis il s'assied confortablement devant la cheminée, en disant avec un soupir de satisfaction :

—Console-toi, mon garçon ; ton étoile brille encore !

Il jette les yeux sur le journal et se lève d'un bond, comme mordu par un serpent.

—Ah çà ! sacrebleu ! voilà qui est par trop fort ! Attendez un peu, lord Gosford ! Nous allons voir si vous voulez cesser ces maudits rapports contre les Canadiens. Les réformes que la Chambre réclame avec tant de persistance, nous les aurons, coûte que coûte ! Ah ! Messieurs les Anglais, avez-vous déjà oublié les services que nous vous avons rendus ! Avez-vous oublié que si le Canadien est doux comme l'agneau, industrieux comme le castor pendant la paix, il est fort et rugit comme le jaguar quand on l'irrite ?

Le sort en est jeté. Que Dieu ait pitié de nous !

Hubert remet ses vêtements. Il oublie qu'il n'a pas déjeuné. Peu importe. Il s'enfonce dans la rue qui commence à s'animer.

VI

LA VEILLE DE LA TEMPÊTE

Où allait-il ? Il ne le savait pas.

Lorsqu'il avait pris son chapeau pour sortir, son cerveau était en ébullition, son sang lui brûlait les veines. Il n'était plus son maître.

Deux sentiments opposés remplissaient son cœur : l'amour, la haine.

Oui, l'amour possédait son âme. Il aimait de toutes les puissances de son être. Il aimait comme l'aigle aime l'aiglon, comme les tourterelles se chérissent, comme le lierre embrasse le tronc auquel il s'attache.

Lui qui avait toujours été d'un scepticisme absolu envers ce noble sentiment de la nature, maintenant, il voulait y croire, parce qu'il aimait.

Hubert pensait parfois, en culottant paisiblement sa pipe de terre blanche au coin de l'âtre : L'amour, l'amour existe-il en ce monde dans lequel nous pataugeons, ou a-t-il jamais existé ? A part l'amour maternel porté jusqu'à l'héroïsme, tout n'est-il pas que honteuse bouffonnerie ? La femme, qu'est elle, après tout, quand l'amour vient lui souffler à l'oreille des paroles enchanteresses ? Une abeille qui butine de fleur en fleur, qui se grise du plus délicieux de leur suc et qui, affreusement ivre, s'en va à la recherche d'un miel plus succulent et plus neuf ! N'est-ce pas le papillon aux ailes polychromes, qui, faisant rutiler aux éblouissants rayons du soleil ses ailes duvetées, se repose tantôt sur un lys, tantôt sur une branche de muguet, tantôt

Baptiste était un Canadien du bon vieux temps

sur une immortelle, puis, ouvrant de nouveau ses ailes, va caresser d'autres fleurs après avoir terni les pétales de celles qu'il vient de quitter ?

O femme, tu es la rose qui, après que la foule t'a embrassée de ses lèvres profanes, va toute fanée et sans plus aucun parfum, parer d'une façon dérisoire le refuge de quelque malheureux stoïque !

Serait-il vrai, pensait Hubert, encore la proie du doute, serait-il vrai que l'amour sincère et constant, banni du reste des femmes, se serait réfugié dans le cœur de Florence, et que cet amour vivrait par moi et pour moi ? Et cependant, qui suis je, moi, après tout ? Bah ! les femmes ont parfois de ces goûts qui nous étonnent et nous laissent songeurs. Le seul trésor, et dont on semble faire fi, que je puisse déposer aux pieds de ma bien-aimée, c'est la pureté et la sincérité de mon amour. Mon amour pour Florence durera aussi longtemps que le Dieu qui l'a fait naître et grandir.

S'il a eu un commencement, il n'aura pas de fin. Quand un homme a aimé une fois, il ne saurait retrouver d'autres feux. Jamais je ne ferai l'insulte d'offrir à une femme un cœur usé ; le voudrais-je, j'en serais incapable. Jamais femme n'ira décrocher mon amour à l'étalage d'un mont-de-piété.

D'autre part, il détestait l'oppresseur, de toute la haine de l'opprimé envers les ennemis de sa chère patrie, de son Canada infortuné. Il désirait la revanche avec autant d'ardeur que la mère à qui on aurait enlevé un des fruits de son amour et de son sang. Il se prenait souvent à penser : " Il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi." Car comment ce jeune homme à l'âme magnanime, qui n'aurait pu voir un

pays étranger tyrannisé, sans offrir d'aller donner sa vie pour lui, aurait il vu d'un œil sec son propre pays, sanglant et râlant sans l'étreinte anglaise ? Non, il ne verrait pas un spectacle si odieux se prolonger plus longtemps. Sa patrie portera la tête haute, ou bien il mourra.

Louis IX, le saint et chevaleresque monarque, avait une bague, dit-on, sur laquelle il avait fait graver les trois noms chers à son cœur de chrétien, de roi et d'époux : Dieu, France, Marguerite. Le jeune Canadien avait, lui aussi, trois noms gravés dans son cœur : Dieu, Canada, Florence. Ces trois noms étaient burinés dans son âme. S'il fallait qu'il expirât pour la cause qu'il allait défendre au prix de son sang, eh bien ! il exhalerait le dernier soupir avec ces noms chéris sur les lèvres.

—Mais faites-donc attention, trounne de l'air, quand vous marchez !

Et celui qui vient d'interpeller Hubert s'apprête déjà à faire jouer ses biceps, la forme la forme la plus ordinaire de la justice alors, lorsque tout à coup il laisse échapper un cri de joie :

—Ah ! mais c'est vous, m'sieu Rolette, faites excuse si je vous ai offusqué. Car moé, voyez-vous, j'vas vite en affaire, j'suis t'un rustaud et j'ai pas été éduqué dans les belles manières comme vous. Tout de même, j'ai du cœur et je vous aime ben, pour preuve, j'peux m'faire hacher comme chair à pâtée pour vous.

—Je te remercie, mon bon Baptiste, je n'ai pas besoin de cette preuve de ton attachement, car je sais que tu es un brave garçon.

Baptiste, bedeau de l'église Bonsecours, était un so-

lide gaillard d'une quarantaine d'années, taillé en hercule. C'était un Canadien du bon vieux temps. Vêtu d'un costume de grosse étoffe du pays, les cheveux flottant sur les épaules, raides comme des piquants de porc-épic, et recouverts d'une énorme "tuque" rouge, la barbe touffue comme un fagot de branches de houx, une paire de bottes sauvages, une large ceinture écarlate et un brûle-gueule, voilà l'homme. Mais disons que, sous cette apparence rustique, il y avait un jugement plus sûr, et sous cette étoffe grossière battait un cœur plus généreux que chez bien d'autres personnages portés jusqu'aux nues. A quinze ans, il avait fait la campagne de 1812 en qualité de tambour. Il avait même eu la cuisse traversée par une baïonnette américaine.

—A propos, m'sieu Hubert, dit Baptiste en jetant un coup d'œil inquiet autour de lui et en se rapprochant du jeune homme, vous savez M. Brown, un des comploteurs, j'veux dire un de vos... un de vos... un de vos collègues, comme vous dites dans vos discours et dans vot' journal : "Eh ben ! qu'y m'dit, Baptiste, mon vieux, es-tu capable d'être aussi prudent qu'un Peau-Rouge ? Pour ton dévouement, j'en doute pas, car t'es un vrai Canayen."

"L'émotion m'a tellement gagné que j'ai avalé ce que j'avais dans la g.... Toujours est-il qu'y m'dit : "J'vas te confier une... une... une mission tres importante. Tu vas aller trouver tous ceux que je t'ai dit, et tu vas leur dire de se rassembler tout de suite chez moé, rue Craig."

A ce moment, un individu à la charpente osseuse e

massive, passant près des deux hommes, avait pu saisir leurs dernières paroles.

—Très bien, se dit celui-ci, j'y serai.

Il disparut aussitôt à travers une rue sale et étroite.

—Mais, m'dit M'sieu Brown, surtout tâche de rencontrer M'sieu Rolette, car j'ai absolument besoin de lui.

—Eh ben, dame ! que j'y réponds, j'essaierai. Et vous v'là

—Oui, oui, j'y vais, merci.

Et Hubert, sans plus ample bonjour, s'éloigna.

—Mais qu'y a t'y donc, ce pauvre garçon, aujourd'hui ! Ne dirait-on pas qu'y s'en va tout dret à la potence ? Tout de même, il y va d'un pas furieusement vite.

Le bon Baptiste, se grattant l'oreille, ne vit plus qu'une chose à faire. Ce fut de s'en aller terminer, lui-même, ce qu'il appelait pompeusement, sa "mission."

—M. Rolette, M. Rolette, vous êtes bien pressé, ce matin.

Hubert, tournant la tête, voit derrière lui la jolie, mais légère Laurette Haillonnot qui avait un faible pour le jeune homme.

Encore elle ! se dit Hubert.

—Vous vous faites bien rare, monsieur, fait-elle, en roulant des yeux de colombe. Ne dirait on pas que vous avez commis quelque crime énorme, et que vous voulez dérober votre présence aux yeux des humains ?... Ah ! j y suis, vous êtes coupable, et au premier degré. Un homme qui avait juré de ne jamais se laisser prendre dans les filets en fleurs de l'amour,

et qui sans crier gare, y tombe tête baissée, commet certainement un grand crime.

Après cette longue tirade qu'elle a débitée tout d'un trait, Laurette doit respirer longuement.

—Mais, mademoiselle, les affaires, voyez-vous, les occupations multiples d'un homme qui remplit les triples fonctions de journaliste, d'écrivain et de politique, ne lui laissent pas le loisir de...

—Oh ! oui, je sais, les hommes sont toujours occupés, excepté quand quelque chose les touche de près.

—" Concedo," mademoiselle, vous avez toujours raison, et je vous offre mes plus sincères félicitations. J'espère que j'aurai le plaisir de vous revoir. Bonjour.

L'altière prétentieuse, tout étonnée, ne bougeait pas plus qu'une statue de sel.

—Mais qu'a-t-il donc, se dit-elle, la bouche ouverte et en le regardant s'en aller. Comment se fait-il que moi, qui serai si grassement dotée, ne voie pas tous les célibataires à mes pieds ? Ah ! les hommes ! les hommes !

Ce matin-là, Hubert aurait volontiers envoyé paître toutes les jeunes filles de Montréal, même les plus séduisantes, excepté sa douce Florence. Aussi, répondait-il par un salut rapide aux gracieux sourires qu elles lui faisaient.

Enfin il arrive tout essoufflé chez M. T.-S. Brown.

Il soulève le lourd marteau en fer battu, qui retombe avec un bruit impérieux.

Une soubrette à l'œil noir et éveillé comme celui d'un émerillon, vient ouvrir.

—Bonjour, ma belle, M. Brown est-il ici ?

—Certainement, monsieur, on vous attend depuis une demi-heure.

En entrant, il voit qu'un bon nombre de Canadiens se sont fait un devoir de répondre au rendez-vous. Des journalistes, des avocats, des ouvriers, des gens de tous rangs et de toutes conditions, discutaient avec beaucoup d'animation.

Il n'y a pas à s'y tromper, leurs physionomies n'expriment pas les mêmes sentiments qu'à une noce de village. Hubert fait son apparition dans la salle. De chaleureux applaudissements saluent son entrée. Car il était aimé de tous, tant pour son physique agréable, toujours en faveur parmi le peuple, que pour son patriotisme chaud, ardent, éclairé, que tous connaissaient et que tous appréciaient.

M. T.-S. Brown, le général des jeunes oppositionnistes, les Fils de la Liberté, annonce le but de cette réunion secrète, but que tous, du reste, connaissent parfaitement.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, tous devront se réunir dans la cour de la taverne Bonacina, en face de l'église presbytérienne, rue Saint-Jacques. Ceux qui le souhaitent pourront se munir d'étendards rouge ou blancs, sur lesquels ils inscriront ces deux mots : *La liberté ou la mort.*

—Mais on va nous arrêter, dit un des jeunes gens avec effroi, voyant déjà les lourdes portes de la geôle se refermer derrière lui.

—Parbleu ! s'écrie Hubert, nous avons des poings c'est pour nous en servir. Quant à moi, je vous avouerai franchement que je ne serais pas fâché de faire prendre un repos forcé à quelques-uns de ces maudits

Anglais, je serais même bien désappointé s'ils n'essayaient de nous mettre le grappin dessus.

—Ben dit, trounne de l'air, avoue Baptiste qui vient d'entrer. Vous parlez comme not' curé, fit-il, en lançant sa tuque au plafond. Si vous le voulez, nous nous mettrons ensemble, et gare au premier *goddam* qui viendra nous attaquer. On y f'ra la soupe assez chaude, qu'y lâchera la cuiller avant d'la mett' à la g.....

—Tu es un brave, Baptiste, j'accepte ton offre avec plaisir. J'en porterai un étendard, moi, et le premier qui y touche, je lui casse la hampe sur la tête.

Une scène indescriptible suit ces énergiques paroles. On se donne la main, on s'embrasse, les chapeaux volent en l'air. La plupart sont des jeunes gens : on est expansif à cet âge.

A ce moment, l'homme à la charpente osseuse qui avait surpris le secret de Baptiste, profitant du brouhaha général, s'esquiva. Pas assez vite, cependant, pour que Hubert ne s'en aperçut pas.

—Chamberlain ! s'écria-t-il.

Il dégringola l'escalier quatre à quatre, au risque de se rompre le cou vingt fois, à la poursuite de l'espion qui était demeuré inaperçu dans l'assemblée, on ne sait trop comment.

Quelques minutes plus tard, il revint en s'épongeant le front.

— Le butor ! C'est le diable en personne ou l'un de ses intimes. Je crois que la terre s'est entr'ouverte pour l'engloutir. Bref, je ne l'ai pas vu, mais nous aurons certainement de ses nouvelles. Je suis certain que de ce pas il va avertir les autorités, et demain on

déchaînera à nos trousses tous les lionceaux barbouillés de rouge, de blanc et de bleu. Mais un homme averti est un homme à moitié armé. Que ceux qui ont peur et refusent de venir lèvent la main. Vous êtes libres, messieurs.

Au lieu de lever la main, tous crient comme un seul homme :

—A bas les tyrans ! vive Hubert ! vive M. Brown !

—Armez-vous le mieux que vous pourrez. Si l'on nous attaque, nous combattrons à armes égales. Mais ne tirez pas les premiers. Un Canadien ne tire jamais le premier. Bien que j'en connaisse plusieurs, ici, dont les poings valent mieux que tous les pistolets des Anglais. N'est-ce pas, Baptiste ?

Pour toute réponse, Baptiste esquissa dans le vide un dangereux moulinet, qui enfonça jusqu'au cou le haut de forme d'un avoué, pas plus haut que çà. Revenu à la raison, Baptiste sortait déjà, au milieu du fou rire de l'assemblée, sa bourse grande comme une poche de religieuse, pour payer le désastre dont il venait d'être la cause involontaire, lorsque l'avoué, qui était un bon zigue, lui dit en l'arrêtant du geste :

—Remets ton argent dans ton gousset, à condition qu'au lieu d'enfoncer des couvre-chefs, tu enfonces les têtes des Anglais jusqu'aux épaules.

Eh ben ! ça y est, tope-la !

—Maintenant, dit Hubert, que l'on sorte en silence. Il ne faut pas éveiller les soupçons avant le temps. Qu'une partie sorte par ici et l'autre par la rue Craig. A demain !

VII

SUS A L'ANGLAIS !

C'est le 5 novembre. Les premières lueurs de l'aurore ont commencé à expulser les ténèbres de la nuit. Les flambeaux célestes et dentelés se sont éteints un à un. Peu après, quelques nuages gris et blancs courent çà et là dans la nappe encore terne des cieux.

Soudain, l'astre du jour, émergeant du Saint-Laurent comme s'il venait de prendre son bain, projette avec profusion ses rayons à travers les branches sèches et sur les toits qui semblent s'embraser. Une journée splendide. Mais si le ciel est serein, si le soleil est gai, la discorde cependant parcourt les airs. Elle recèle dans ses noires ailes l'orage qui ne doit pas tarder à se déchaîner.

Des soldats, par peletons, se sont répandus par toute la ville. Des groupes mystérieux, rassemblés sur la rue et au Champ de Mars sous les peupliers Titans aux longs bras noueux, discutent à voix basse, le front soucieux. Quelques bribes de conversations entendues par-ci par-là, montrent clairement ce qui en fait le sujet.

—As-tu lu la proclamation ?

—Mais non ; et pourquoi donc ?

—Eh bien, moi, je l'ai lue, et je te dis que la journée ne se terminera pas sans que... du reste, pas de fumée sans feu.

—Tu as raison, mon vieux, quant à moi, je suis

Voilà le cas que j'en fais, moi, de vos proclamations

comme les canards sauvages, je sens la poudre de loin.

—Mais ils sont fous, disait un autre.

Fous ! Non pas ; sache bien, mon ami, que les Canadiens n'ont pas coutume de se laisser *piler* sur les pieds en faisant semblant de dormir ; on n'insulte pas impunément à leur drapeau, à leur religion, à leurs mœurs, à leurs privilèges.

Leur conversation est interrompue par un piquet d'habits rouges qui, tentant de se donner un air imposant, commandent d'une voix brève :

—Circulez.

Fort bien, murmure un robuste gars entre ses dents, mais un peu de patience, messieurs les Anglais, et nous vous ferons circuler à notre tour.

A mesure que le jour avance, l'animation augmente dans la ville.

A deux heures, une foule compacte est massée devant l'église Notre-Dame. Des hommes, des femmes, des enfants, des Canadiens, des Anglais, lisent et commentent la proclamation que les magistrats anglais, avertis par l'espion Chamberlain, avaient affichée là, défendant toute démonstration ou parade dans les rues.

Soudain, un jeune homme fend la foule avec peine, et, sans la moindre hésitation, arrache la proclamation, la déchire en morceaux et en jette les débris au vent en s'écriant d'un ton calme et dédaigneux :

—Voilà le cas que j'en fais, moi, de vos proclamations.

Un silence de mort suit ces paroles. Tous semblent pétrifiés.

Hubert, les bras croisés, promène ses regards sur la foule groupée autour de lui.

— Hourrah ! hourrah ! s'écrie tout à coup Baptiste, en se livrant à des gambades drôlatiques. V'là ce qui s'appelle parler en canayen.

Cette scène ne pouvait durer longtemps. Deux anglais, longs, blonds, aux dents monumentales s'élancent l'épée à la main, pour se saisir d'Hubert. Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, celui-ci lance un coup de poing à l'un, donne un croc-en-jambe à l'autre, et file aussi vite qu'un habitant de nos campagnes se croyant poursuivi par quelque loup garou.

Le bruit se répand comme la poudre : Hubert Rolette a déchiré la proclamation des autorités. La plus grande agitation règne de toutes parts. On ferme les boutiques, on court de tous côtés : les tambours battent la générale. On parle de sédition.

Cependant, qu'avait fait Hubert ? Etait-il allé se cacher ?

Non pas. Mais comme l'Horace de Rome, s'il a fui, c'est pour mieux vaincre. C'est qu'il savait que fuir à propos, n'est pas une lâcheté pourvu que l'on prenne sa revanche.

On devait bientôt avoir de ses nouvelles.

Pénétrons un instant dans la cour de Bonacina. Une foule de jeunes gens y sont rassemblés, dont quelques-uns armés de massifs gourdins durcis au feu.

Hubert juché sur un husting improvisé, un immense tonneau aux flancs gonflés, est acclamé par la bande. Les cheveux au vent, l'œil en feu, les narines frémissantes, il adresse à la foule enthousiasmée quelques

paroles patriotiques et fulminantes qui jaillissent comme une fusée. Ce n'était pas le moment de faire de longs discours.

" Mes amis, vous avez tous lu la proclamation. On nous défend de parader dans les rues. Si nous le faisons, c'est la persécution, les arrestations, la prison, la mort peut-être. Que ceux qui ont peur ou qui nous trouvent imprudents, se retirent. Pour moi, je me glorifie de la voie dans laquelle nous nous lançons, et je serai heureux de répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour cette imprudence. Aujourd'hui, on nous traite d'insensés, demain on nous appellera des héros. Les Anglais traînent dans la boue notre drapeau, le drapeau que nos pères ont teint de leur sang, le drapeau canadien-français, le drapeau de Châteauguay, de Carillon. Le temps est venu de montrer à la face de l'univers qu'il a le droit de renfermer dans ses plis la liberté et l'indépendance, et que quiconque tentera d'y porter une main impure, apprendra par lui-même qu'un fils de France sait encore tenir une épée ou un mousquet ! Au moment où je vous parle, peut-être que le sang de nos frères coule à flots dans nos campagnes, sur les rives du Saint-Laurent. Eh bien ! moi, je vous dis, avec le Dr Nelson, que le temps est venu de fondre nos cueillers pour en faire des balles. Si les Anglais n'ont pas de cœur, montrons-leur que nous en avons pour deux."

—A bas les Canadiens ! Chiens de Canadiens ! A bas les révolutionnaires !

Telles sont les vociférations qui interrompent Hubert. Tous tournent la tête pour voir d'où provien-

nent ces insultes. Une troupe de "loyaux" passait en ce moment devant la cour de Bonacina.

—A moi ! crie le jeune patriote.

Aussitôt, tous se ruent contre les insulteurs. Une mêlée sanglante s'engage. Quelques loyaux veulent se servir de garcettes de fer, mais les Fils de la Liberté tombent dessus à bras raccourcis et arrachent ces armes dont ils se servent contre leurs possesseurs. Ils en étendent plusieurs sur le carreau.

On entend tout à coup un cri désespéré : "Sauve qui peut !" Alors, ceux des loyaux qui peuvent encore faire usage de leurs jambes, fuient dans toutes les directions avec une vitesse qui fait plus honneur à leur agilité qu'à leur courage. Les oppositionnistes les poursuivent sur la rue Saint-Jacques, et brisent les vitres des maisons habitées par les loyaux.

A ce moment, une troupe nombreuse de membres du Doric Club vient à la rescousse des fuyards. Les Canadiens combattent avec courage.

Cependant ils succombent sous le nombre. Ils sont un contre dix, un contre vingt. Défaits en haut de la grande rue du faubourg Saint-Laurent, ils se dispersent pour engager çà et là de nouveaux combats partiels.

A l'angle des rues Saint-Jacques et Saint-François-Xavier, le général des Fils de la Liberté est cerné par une vingtaine de loyaux et de membres du Doric Club. Il est maltraité cruellement et perd un œil.

Fiers de leur victoire ils applaudissent.

Quelle gloire ! vingt Anglais ont vaincu un Canadien !

Hubert et Baptiste font de la besogne, et ne comp-

tent leurs adversaires qu'après qu'ils les ont terrassés. Ils ont fait mordre la poussière à une quinzaine de ces bons loyaux. Le jeune homme a reçu un coup de bâton qui lui a été asséné sur la nuque. C'est par derrière qu'on l'a frappé. Son sang coule en abondance. Peu importe ! il ne sera pas dit qu'il a été vaincu.

Le ciel qui, depuis une heure, s'est couvert de nuages menaçants, fait entendre de sourds grondements, le vent s'élève, la poussière tourne en tourbillons, les éclairs scintillent en brusques zigzags. Les nuées laissent tomber de leurs flancs déchirés des torrents de pluie. C'est la tempête.

—Trounne de l'air, fait Baptiste avec une grimace d'outre tombe, y faisait si beau pour s'battre, à c't'-heure on va être trempes comme des canards. Pour lors, j'vas me chauffer, car bigre y fait un fret de loup Du reste, j'vois plus personne.

—Tu as raison, Baptiste, allons nous reposer, nous l'avons bien mérité.

—Ah ! pour çà, c'est vrai. Mais tiens, qué qu'ça veut dire ? Qu'y ont y donc encore, ces satanés gueux d'Anglais ! Ces maudits démons, y sortions des enfers ?... Plus on en assomme et plus y en a.

Une jeune fille rencontre cette bande sur son chemin. Elle hésite. Puis elle hâte le pas. Alors un grand efflanqué, fraîchement débarqué de la brumeuse Albion, arrêtant la jeune fille au passage, l'enlace dans ses bras en lui disant :

—C'est toué oun belle fille, c'est toué embrasser moé.

La jeune fille essaie de se dégager de cette étreinte

qui la brûle comme un fer rouge, et Hubert laisse échapper un cri terrible.

Il rugit, bondit au milieu de cette masse sordide, en abat trois du coup, Baptiste en fait autant. Le reste de la troupe, prévoyant le sort qui lui est réservé, détale à toutes jambes.

—O ma Florence ! dit Hubert transporté, et en serrant la jeune fille entre ses bras. Comment se fait-il que tu sois dehors par un temps semblable ? C'est la deuxième fois que le ciel me met sur ton chemin. Et dire que si je n'avais pas été sur ces lieux, cette brute t'aurait...

—Hubert, s'écrie la jeune fille en pâlissant, tu es blessé !

—Oh ! rien, ma chère Florence, une égratignure. Rien qu'à te savoir près de moi je me sens déjà bien.

—Je comprends, mon ami. Tu aurais le cou à demi tranché que ce ne serait qu'une égratignure. Viens chez moi, je veux te panser comme sait soigner une sœur.

—A la revoyure, dit Baptiste en ôtant sa tuque, sans plus s'occuper de la pluie que s'il eût fait le plus radieux soleil d'automne.

—Non, non, reste. D'ailleurs, n'avons-nous pas besoin d'un chaperon ?

Florence sourit malicieusement.

—Eh ben ! dame, va pour le chaperon.

Ce qui ne l'empêche pas, après avoir battu le briquet et allumé son brûle gueule, de s'en aller tranquillement comme avant-garde, laissant les deux jeunes gens ensemble.

—Trouume de l'air, pensait-il, j'suis ben sûr, tout

d'même qu'y z'aiment mieux m'voir devant que par derrière.

On fut bientôt rendu à la demeure de la jeune fille.

—Ninette, demanda Florence en entrant, mon père est-il chez lui ?

—Non, mademoiselle, il est sorti précipitamment sans dire où il allait.

—C'est bien. Conduisez ce monsieur dans la salle à manger et servez-lui tout ce qu'il désirera. Vous mettrez une bûche dans le foyer, car ces braves sont trempés jusqu'aux os.

Baptiste, le pauvre Baptiste, était ni plus ni moins qu'abasourdi.

—Mais m'amzelle, dit-il en tournant sa tuque entre ses doigts.

—Allez, allez, répond-elle, mais surtout pas d'amourette avec Ninette.

—Tout d'même, pensait Baptiste en s'éloignant, quel beau couple y feraient ces deusses lots.

—Maintenant, mon cher Hubert, assieds toi dans ce fauteuil, et appuie ta tête sur ce coussin. Comme cela, voilà qui est bien. Non, je vais te donner un autre coussin, tu seras mieux.

N'est-ce pas que tu es bien comme ceci ?

Et Florence allait légère et empressée semblant glisser comme une vision angélique sur le riche tapis du salon, choisissant les coussins les plus moelleux, avançant un tabouret, allumant de nombreuses bougies.

—Veuille espérer une seconde, je vais aller chercher ma trousse de médecin.

Mais...

— Pas un mot, ou je te...

Elle part en faisant entendre un délicieux frou-frou et un petit rire perlé qui laissent une douce sensation au cœur d'Hubert. Peu d'instants après, il entend de nouveau le frou-frou, et il voit la jeune fille tenant dans ses mains un bassin, des bandages, en un mot, tout ce qu'il faut pour faire un pansement.

Voilà ce que Florence appelait magistralement sa " trousse de médecin."

—Mais que veut dire tout ceci ? Ne dirait-on pas que je suis à l'article de la mort ?

—Hubert, on craint toujours pour ceux que l'on aime.

Lorsque le blessé sentit les mains de Florence passer à travers ses cheveux pour en dégager le sang, lorsqu'il vit sa bouche si près de la sienne qu'il en aspirait l'haleine parfumée, il eut un tressaillement.

—Il fait si bon d'être soigné par toi, Florence, que j'irais volontiers me faire fendre la tête une seconde fois.

—Je ne me savais pas si bon médecin, répliqua la jeune fille en souriant.

—Mais, tu veux me faire jouer au colin-maillard. Laisse-moi donc les yeux à découvert que je puisse te contempler.

Tous deux étaient si occupés qu'ils ne s'aperçurent pas que la porte venait de se refermer sur le notaire et sur deux autres autres individus, dont l'un portait le bras en écharpe.

—Monsieur le docteur, combien vous dois-je ? interrogea le patient.

Florence lui mit gentiment une main sur la bouche en disant :

- Sois tranquille, nous règlerons cela plus tard.

La jeune fille était debout devant Hubert, les yeux baissés sous le regard du jeune homme. Elle lui semblait encore plus belle. Comme les astres de la nuit embellissent le dôme indigo, ainsi la charité ajoutait un nouveau charme à la jeune Canadienne. En voyant ce rayonnement de beauté, de candeur, de bonté, Hubert sent sa poitrine près de se rompre, tant son cœur bat avec force. Il se lève, s'élance vers la jeune fille, ceinture sa taille de ses bras, et, approchant ses lèvres de celles de Florence, il y dépose le premier et le dernier baiser qu'il devait jamais lui donner.

Baiser prolongé, sauvage, inénarrable, où il y mit toute sa passion et tout son cœur.

Ah ! pourquoi faut-il que ce jeu innocent des petits chérubins aux yeux humides et aux ailes d'or, qui folâtrent dans l'éternel infini, soit profané, foulé aux pieds par de morbides insensés qui se flattent de trouver de la délectation dans le rapt de ce trésor, une des plus précieuses faveurs que l'homme puisse espérer de la femme, lorsqu'elle fait passer sa vie dans ce baiser et que, sans parler, elle s'écrie d'une façon plus éloquente que les paroles : "Je t'aime, et ce baiser est le serment inviolable de mon amour ! "

Le baiser, comme l'amour dont il est l'indice palpable, ne se vole pas, il se gagne, et maudite soit cette ridicule et insipide application de la bouche sur la peau, quand c'est l'indifférence, la haine, le mépris que l'on embrasse. Le baiser n'est-il pas l'échange momentané de deux âmes, moment sacré et toujours

Et il disparut dans les ténèbres du soir

nouveau où, dans une sublime extase, nous oublions tout ce qui nous environne pour ne penser qu'à savourer cet enivrant nectar que nous buvons aux lèvres de la femme qui nous laisse tout étourdis et la gorge brûlante, avec un seul regret, que ce bonheur soit aussitôt fini que commencé, avec un seul désir, de retourner à la coupe enchanteresse aussitôt que son amoureuse ou capricieuse volonté nous le permettra ? Car, à peine avons-nous eu l'illusion rapide de notre disparition de la plate-forme boueuse, que déjà nous y sentons nos pieds plus rivés que jamais.

Hubert prononce des paroles si caressantes à la fille du notaire, qu'il lui semble entendre le souffle du zéphire agitant les branches des lilas en fleurs au printemps, ou le mélodieux murmure du ruisseau se faufilant à travers les roches en se mêlant à l'hymne du rossignol qui effleure l'eau verdelette et limpide du bout de son aile.

Florence, dit-il, ma bien-aimée Florence, depuis que tes yeux se sont levés sur les miens, le ciel me semble plus pur, les ondes plus cristallines ; les astres, la nuit, brillent avec un éclat plus resplendissant, et les moindres actes de ma vie se changent en des moments sacrés et ensoleillés de bonheur, lorsqu'ils sont mêlés à ton souvenir, c'est-à-dire toujours. Florence, pour toi, fille chérie, je quitterais tout, même ce que j'ai de plus cher au monde. Pour un seul de tes sourires, je donnerais toute la gloire et tous les hommages qu'un mortel puisse ambitionner.

" J'abandonnerais tout, excepté l'honneur.

" Avec toi, Florence, j'irais m'ensevelir dans les régions les plus stériles et les plus sauvages de la

terre. Avec toi, j'irais dresser ma tente au milieu des sables torrides de la blanche et mystérieuse Egypte ; avec toi, j'irais me murer dans une grotte écartée au bord de la mer, recouverte de varech et tapissée de pampre vert.

" Et dérobant, avec un soin jaloux, aux yeux de l'humanité, cette création adorable, je saluerais chaque lever de l'aurore et chaque coucher du crépuscule, en louant le Dieu de la nature qui m'aurait assez aimé pour me donner une femme telle que toi !

" Florence, implora-t-il, en se glissant aux pieds de la jeune vierge pâle d'émotion et d'enivrement, veux-tu m'accorder ta . . "

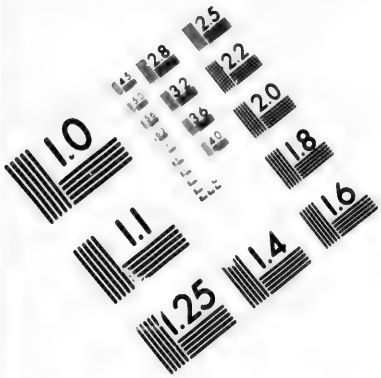
Mais qui pourrait décrire les sentiments de stupéfaction, de rage, de honte, de douleur qui s'emparèrent de son âme, lorsqu'il entendit ces paroles qui cinglèrent ses oreilles comme un coup de knout :

—Oui , nous allons les faire arrêter, tous, Papineau, Nelson, Morin, Rolette, Cartier, et tout le reste de la canaille. Nous en avons assez de ces hommes qui auraient besoin de se mettre plus de plomb dans la tête que dans leurs fusils.

Le jeune homme bondit sous l'outrage comme le fauve dont les flancs viennent d'être lacérés par la flèche empoisonnée.

La jeune fille, redoutant un malheur, se suspend à son cou.

—Entends-tu Florence, entends-tu ? Et ce sont là les paroles de ton père ! Oui, je reconnais bien sa voix, lui le loyal à l'Angleterre ! Florence, la fille d'un bureaucrate ! Florence, toi si belle, si bonne, si dévouée, si canadienne-française, la fille d'un traître,



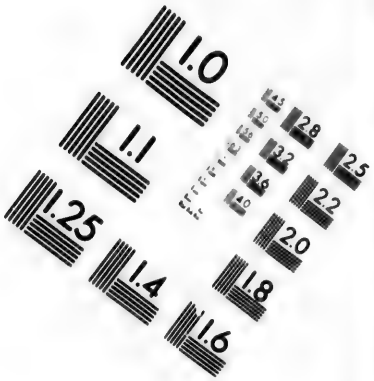
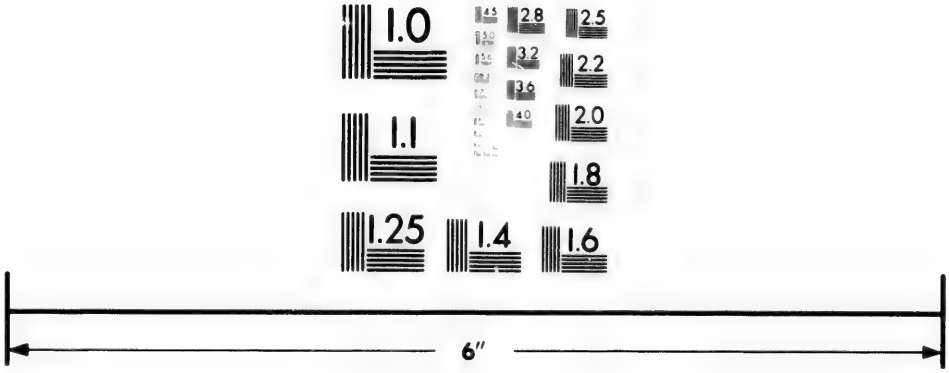
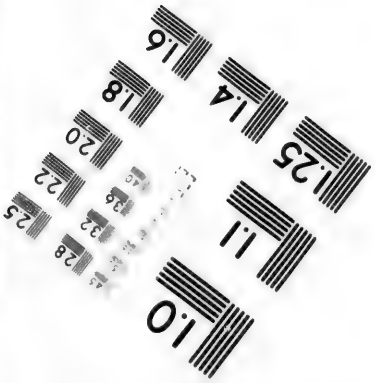
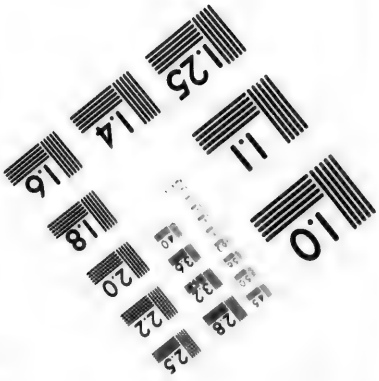


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

d'un ennemi des patriotes ! Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte avant d'avoir connu cette affreuse vérité ? Mais, je suis fou, cela ne se peut pas. Florence, dis que je n'ai pas bien entendu ?

En ce moment, le jeune homme semblait transfiguré par le paroxysme de sa douleur et par l'immensité du sacrifice qu'il allait accomplir.

—Baptiste, commanda-t-il en le voyant entrer dans le salon, écoute bien ce que je vais te dire. Va trouver M. Brown, sans perdre un instant, et dis-lui que je lui demande son meilleur cheval de selle. S'il te fait quelque observation, tu lui répondras que c'est pour la cause des patriotes.

A peine Baptiste fut-il parti que le jeune homme s'affaissa sur un sofa en pleurant comme un enfant, et en se tordant les bras de désespoir.

—Florence, la fille d'un de mes ennemis ! répète-il sans cesse. Elle, pour qui j'aurais donné mille vies ; elle, pour qui j'aurais senti ma chair crépiter sur un gril, sans mot dire ; elle, dont un seul baiser m'eût fait mépriser la distance, la faim, la soif, le froid, faut-il donc que je la quitte pour toujours ?... Non, cela ne se peut pas, cela ne sera pas, j'abandonnerai tout, plutôt. Florence, viens avec moi, et fuyons jusqu'aux extrémités du monde. Ta volonté sera mienne, tes désirs seront miens. L'amour, après tout, n'est-il pas le seul bienfait réel, le seul bien durable, le seul dont il vaille la peine de s'occuper ? Adieu ! cause sacrée de la patrie ! Aujourd'hui, ton étincellant soleil a lui une dernière fois pour moi. Je ne suis plus un fils du Canada, je suis un étranger, un paria, je suis tout, excepté un Canadien-français. Mais cette femme l'em-

porte, et je ne puis la quitter... Choisis, pour te défendre, pour défendre ton glorieux drapeau sur lequel je n'ai même plus le droit de lever les yeux, un homme plus homme, un homme pour qui tu es quelque chose de plus élevé que l'amour d'une femme, que les grandeurs, que les richesses ; un homme enfin qui ait au cœur la rage de l'Angleterre qui a pris naissance dans le sang intoxiqué et la bave immonde de de l'ange que Jéhova, d'un regard, préclpita dans l'abîme !

" Que faire, mon Dieu, que faire !...

" Viens, ma Florence, viens, fille chérie, viens que je te presse contre mon cœur ! "

La jeune fille, éperdue, se jette dans ses bras. Elle éclate en sanglots et appuie sa tête renversée sur son épaule. Son sein gonflé se soulève sous les spasmes de son désespoir.

Hubert, à cette vue, se sent faiblir de plus en plus. C'en est fait... Il va commettre une lâcheté...

Non !...

Il est une chose supérieure à l'amour : c'est l'honneur, c'est la patrie.

Le sacrifice est grand, mais il videra ce calice amer jusqu'à la lie, dût-il lui en coûter la vie.

—Mais que dis-je ? poursuit-il ; moi abandonner ma patrie pour l'amour d'une femme : ne suis-je donc plus ce Canadien-français que ma mère endormait jadis sur ses genoux en chantant les refrains des héroïques gestes de nos aïeux ? Ne suis-je plus le Canadien-français à qui mon père a dit sur son lit de mort : " Mon fils, le jour où tu trahiras la cause sainte entre toutes de la patrie, tu deviendras un être plus abject

que l'Anglais qui cherche à nous faire ramper à ses pieds." Ne suis-je donc plus ce Canadien-français qui a déjà versé son sang pour la cause de la patrie souffrante ?

Soudain, il entend résonner des pas de cheval qui s'arrêtent à la porte. Alors son patriotisme, un instant assoupi, se réveille. Il repousse la jeune fille et, s'élancant vers la porte, il s'écrie dans un suprême élan du cœur :

—Adieu, Florence, adieu !

Et le front encore entouré de bandages ensanglantés, la chevelure en désordre, l'œil agrandi par la fièvre, il a une main sur la poignée de la porte, prêt à fuir cette maison désormais maudite, lorsqu'il voit en face de lui Mtre Jean Drusac, Gustave Turcobal, et un féal sujet de sa Très Gracieuse Majesté Georges III, qui veulent l'arrêter au passage.

—Au revoir, monsieur, ricana le jeune patriote ; on ne me prend pas comme une souris dans une souricière. Continuez votre œuvre de dégradation. Rampez, rampez, rampez toujours, essuyez la poussière du soulier de l'Anglais, et lorsque vous vous serez suffisamment avilis et avachis, peut-être obtiendrez-vous une petite médaille ou un bout de ruban pour vous récompenser de votre loyalisme. Nous nous reverrons, je l'espère. Je vous donne rendez-vous à Saint-Denis.

En sortant, il voit Baptiste qui l'attendait à la porte avec le cheval qu'il tenait par la bride.

—Baptiste, dit-il, en serrant affectueusement les mains de son généreux compagnon, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde.

Il saute sur son coursier.

—Hubert, Hubert ! crie la jeune fille, en courant après le Canadien-français *déloyal à la couronne britannique qui nous protège et nous conserve, et sans laquelle nous retournerions dans le néant.*

Mais déjà le jeune homme est parti à bride abattue. Florence n'entend plus que le bruit cadencé des sabots du cheval qui a disparu dans les ténèbres du soir.

Cette femme voit, dans une vision rapide, tout son bonheur qui vient de s'écrouler, sa destinée brisée d'une manière irrémédiable, et l'objet de ses rêves et de son amour qui court à la mort.

Elle voit tout en un instant. C'est la foudre qui tue. Elle pousse un grand cri et tombe inanimée au milieu de la rue dans la boue.

VIII

DERNIERS BEAUX JOURS

L'aurore commence à poindre à l'horizon.

Il a plu toute la nuit, mais la pluie a cessé. Un vent violent chasse les nuages qui se poussent les uns les autres comme une meute de chiens lancés à la poursuite du gibier. Les ormeaux et les bouleaux qui bordent la route de Saint-Denis gémissent sous l'effort du vent. Ils font entendre de sinistres craquements. La route est coupée de larges flaques d'eau.

Dans le ciel manganèse de grands oiseaux de proie s'enfuient en faisant planer mélancoliquement leurs ailes. Ils poussent des cris lugubres en se perchant un instant sur la cime altière d'un pin. Mais ils s'envolent aussitôt, et s'arrêtent de nouveau sur une autre cime. De là, ils cherchent une retraite au sein des sombres et mystérieuses forêts.

A part ces quelques vestiges de vie, tout dort dans la nature.

Seul un cavalier parcourt la route. Il est monté sur un cheval gris qui semble exténué de fatigue. Son mors est blanc d'écume, sa robe ruisselle, ses naseaux fumants exhalent en spirales deux longues bouffées de vapeur.

Jeune, nu-tête, les cheveux au vent, le front entouré de bandages humides de sang et de pluie, le cavalier commande du geste et de la voix le pauvre animal qui n'en peut plus.

—Allons ! un peu de courage, ma bonne bête, nous nous reposerons bientôt !

L'animal paraît comprendre ces paroles d'encouragement, et prend une allure plus rapide. La boue éclabousse cheval et cavalier, les cailloux volent çà et là. Parfois une roche frappée par le sabot du coursier jette de minimes étincelles.

Quelques toits blancs se montrent là-bas, là-bas. Certaines cheminées laissent échapper de minces filets de fumée. Bientôt les chaumières se font plus nombreuses. Le clocher de la petite église s'en détache comme un général au milieu de ses soldats.

Hubert arrête son cheval. Il se trouve devant une avenante auberge. Au-dessus de la porte est une enseigne sur laquelle se détachent en lettres jaunes " Au Lion d'Or."

—Il doit faire bon ici ? pense Hubert.

Le jeune homme saute à terre. Soudain deux volets se sont ouverts avec bruit. Une jeune fille, délicieuse apparition, un rayon de soleil au milieu du deuil de la nature, avance une tête tout ébouriffée par le désordre du sommeil. La robe de nuit entr'ouverte découvre une gorge de colombe.

Hubert lève la tête. Honteuse, elle s'est enfuie.

Mais non, derrière les rideaux en cretone, deux yeux noirs épient le bel inconnu. Combien d'indiscrétions les rideaux de soie, de dentelle ou de toile n'ont-ils pas recélées !

—Quelle belle tournure !

—Qu'elle est gentille ! Pour un moment de relais, je ne serai pas mal ici. Frappons, les Canadiens sont

tous frères et ils ne refusent la porte à personne, fût-ce même à des Anglais.

Il donne deux ou trois coups de poing dans la porte.

—Bigre ! qui frappe si d'bon'heure ? C'est p'tête le gros Caïeux qui vient emprêter ma grise ?

—Non, papa, c'est un jeune homme à cheval.

—Un jeune homme à cheval ? En ben ! va ouvrir.

—Mais, papa, vous voyez bien que...

—Ah ! c'est vrai. Dame, que j'suis bête ! Va te rafistoler au plus vite.

Le bonhomme enfile son pantalon et descend pesamment l'escalier.

Il entre-bâille la porte et montre son antique tête blanche ornée d'une barbe fluviale. Une vraie barbe de Juif-Errant. En apercevant le jeune homme, qui a plutôt l'air d'un revenant que d'un simple mortel, le vieux s'écrie, en joignant ses mains calleuses :

—Ah ! Jésus, Marie ! d'où venez-vous ? Etes-vous fantôme ou vivant ?

—Ni l'un ni l'autre. Mais, si vous êtes Canadien et catholique, donnez-moi une bouchée de pain et un verre d'eau.

—Tout un pain, si vous le voulez, et ben d'autre chose avec !

" Fanfan ! Alice !... Fanfan, Alice ! Holà en haut, les enfants, levez-vous ! Y est assez tard, vous avez de l'ouvrage en bas."

—Oui, papa, une minute.

—Oué, oué, on y va !

Un jeune paysan, les yeux à demi fermés, la figure boursouflée, chaussé de sabots, et vêtu d'un pantalon

de bure avec chemise de laine à gros carreaux noirs et rouges, descend en maugréant.

—Sapristi ! Faut-y s'en faire une raison de nous réveiller avant les coqs. Depuis que...

Mais à la vue d'un citadin, d'un gosse de la ville, il s'arrête tout court.

—C'est mon plus jeune. Y est pas vieux, mais y a de la poigne, et n'd'mande qu'à vous servir. Fanfan, tu vas mener le cheval de monsieur, à l'écurie. T'z'y donneras une bonne ration d'avoine.

Le garçon, leste comme un chat sauvage, saute en selle, et va soigner la bête fourbue.

—Vous plairait-il de m'dire vot'nom ?

—Hubert Rolette, patriote patriotisant.

—Patriote, vous patriote ! Que j'sus t'heureux d'vous recevoir !

Et l'aubergiste s'élance au cou du jeune homme avec une force telle qu'Hubert s'écrie :

—Mais mon brave, vous voulez donc m'étouffer ?

—Dieu m'garde d'étouffer un d'mes amis !

" Mais j'parle, j'parle comme une vieille pie. Et vous êtes là trempe comme une bécasse, et l'estomac vide comme une grange, sauf vot'respect. Et ce linge plein de sang. Ah ! Seigneur ! Seigneur ! que j'sus bête, que j'sus donc bête ! s't'y vrai que je mourrai comme çà ?... "

Le vieux allait, venait, se démenait, ne savait pas où donner de la tête.

—Vous allez vous réchauffer près du poêle, j'vas vous donner du linge sec.

—Non, merci ! celui-ci sèchera assez vite près d'un

bon feu. Mais seulement j'ai une faveur à vous de mander.

—Et ben ! quoi ?

—Voulez-vous me donner du tabac ?

—Rien que çà ? J'me fais fort de vous en donner du bon, du tabac qne j'ai planté et cultivé moi-même. Y en a pas d'pareil à dix lieues à la ronde, pas même celui de P'tit Pierre à mon oncle Séraphin. Y a eu des avaries, ce pauv'tabac, lorsque... Mais tiens, me v'là encore qui commence à caquasser.

" Avez-vous une pipe ?

—Merci, j'en ai une. Car ma pipe, moi, voyez-vous, c'est comme la carabine du soldat, je ne m'en sépare jamais.

" Oh ! quel bon tabac !

" Mais votre nom, vous ne m'avez pas dit votre nom ?"

—Pierre Prunel, pour vous servir.

" Alice, Alice, mais qu'ost-ce que tu fais, ma chouette ? Descends donc."

—Oui, papa, j'y vais.

Hubert entend le grincement d'une trappe et il voit descendre la plus charmante petite villageoise qu'il eût jamais vue.

Toute petite, avec un visage de madone encadré de cheveux terre de Sienne, les yeux tout pleins d'innocence et de naiveté, elle semblait entrer dans la vie avec un regard surpris et interrogateur.

Etrangère aux grands mouvements de la politique, elle nourrissait cependant, en son for intérieur, une nstinctive aversion pour la nation qu'elle entendait exécrer de tous côtés. Chaque soir, elle redisait avec

son père, sa mère et son frère, agenouillés autour de la grande table devant le crucifix en bois noir suspendu au mur : " Des embûches des Anglais, délivrez-nous, Seigneur ! "

Aussi, ce ne fut pas sans un sentiment d'orgueil et de joie qu'elle demanda au jeune patriote, d'une voix timide et en balbutiant un peu :

—Monsieur permettrait-il que je lave et soigne son front ensanglanté ?

Sur la réponse affirmative du jeune homme, la petite Canadienne fit asseoir Hubert dans le fauteuil familial, solide comme un roc et confortable comme un divan. Elle lava sa plaie à l'eau tiède, démêla ses cheveux avec le gros peigne de corne ébréché et entoura sa tête d'un nouveau bandeau fait avec un énorme mouchoir à carreaux qu'elle était allé chercher dans un des tiroirs de sa commode en érable.

Lorsqu'elle eût pansé sa blessure et l'eût servi sur une nappe bien blanche, il la remercia d'un regard si tendre et si reconnaissant qu'elle rougit et alla chercher des assiettes dans le buffet pour cacher son trouble.

Alice aimait déjà ce jeune homme dans le secret de son bon petit cœur. Mais Hubert n'avait aimé qu'une fois dans sa vie et ne devait plus aimer.

L'amour est comme le myosotis. Lorsqu'il passe en secondes mains, il perd tout son parfum.

. . . . . .

Quinze jours plus tard. Il fait froid dehors. Dans les maisons, les poêles rouronnent comme de gros matous.

Sept heures.

Chez le père Prunel, les jeunes gens commencent à arriver, les uns en voiture, les autres à pied.

—Bonsoir, Antonia, bonsoir Pitou. Tiens, voilà Alphonsine. Bonjour tout le monde.

—Tu n'es pas pire, Maria ?

—Non, ma chere. Et toi ?

Voilà Mélanie et Clarisse ! Ces jolies sœurs, il y a un siècle qu'on ne les a vues ! Et nous les aimons tant.

Et ainsi de suite. On s'embrassait, on se donnait la main, on se faisait des questions sans attendre la réponse.

Tandis que les fillettes allaient ôter leurs chapeaux et leurs manteaux, ou arranger leurs cheveux, les garçons dételaient ou fumaient une pipe.

Le blé-d'Inde était en retard d'un mois, cette année là. Voilà pourquoi les *épluchettes* l'étaient aussi.

Entassés dans un coin de la cuisine, une hécatombe d'épis de blé-d'Inde. Ils sont là comme une foule de prisonniers de guerre, avec leurs robes vertes et leurs chevelures tortillés à l'iroquoise.

Ils attendent le supplice.

Les veillées sont longues en novembre. Jeunes et vieux, mais surtout des jeunes, sont assis autour de la cuisine, grande comme un pont de navire. Au milieu des éclats de rire, des interpellations, des œillades, les tourments commencent.

C'est la torture des *épluchettes*.

Les pelures volent en l'air avec un bruit sec, puis retombent sur le plancher ou se mêlent aux cheveux des jeunes filles.

On rit. On se bouscule. Tout à coup, une émeute éclate. Les épis servent de mitraille et de boulets.

Quelques-uns en profitent pour voler un furtif baiser à des jeunes filles qui n'offrent qu'une résistance apparente. Au fond elles sont bien contentes.

Le calme se rétablit.

Mais voici qu'on entend des exclamations :

—Le blé-d'Inde rouge, le blé-d'Inde rouge ! Monsieur Rolette, à l'œuvre. Vite, ne perdez pas de temps !

Hubert est tout stupéfait. Les cheveux sur les yeux, le front dégouttant de sueur, il tient encore dans ses mains la pièce à conviction.

Cependant, bien que passionné pour les immortelles coutumes de nos campagnes dont il est follement épris, il n'en connaît pas tous les secrets. Loin de là !

Les brunettes et les blondinettes le regardent d'un œil moqueur. Elles le provoquent. Le grand'père et la grand'mère, assis dans un coin, l'un fumant, l'autre prisant, se regardent en clignant de l'œil.

Hubert a compris. Il fait le tour de la cuisine en donnant à chaque jeune fille rougissante et fière, le tribut demandé. Quelques gais compères murmurent entre eux :

—Est-il chanceux, celui-là, hein !

Hubert répond en lui-même : " Si elle était ici ! "

Tout à coup, la scène change. Les épis, dépouillés, scalpés, blancs et jaunes, prennent tous la route d'un chaudron, immense comme une chaudière de locomotive.

—Père Noé, holà le violon !

—C'est ça, le violon, père Noé !

Père Noé était le maëstro du village. Parfois son archet tremblait bien un peu, surtout quand... mais

pourquoi rappeler des souvenirs qui pourraient ternir la renommée dorée du bon père Noé ?

—Ah ! ces enfants, ces enfants y sont toujours pareils !

Et le vieux " joueur de violon," s'installant commodément près du poêle, commence à faire grincer son instrument. Puis, après quelques essais criards, il attaque résolument un " piquet." On saute, on danse, on se balance, on tourne, on marche, et l'on recommence. Filles et garçons rient ou s'appellent. Hubert est gai comme quatre. Il veut oublier et fait tourner les danseuses comme des toupies, à la grande frayeur de quelques femmelettes.

Les jeunes gens ont dansé longtemps. Il commence à se faire tard. La mère Prunel, le visage aussi rouge que les tisons de son poêle, les yeux rutilants, les deux poings sur les hanches, fait taire les plus obstinés.

—Silence, tout le monde. Le blé-d'Inde est cuit. Qui qu'en veut ?

—Moi ! moi !

—Oh ! c'n'est pas d'refus, la mère.

On plante les fourchettes dans les épis que l'on égrène à belles dents.

Tout à coup, Brutus, superbe chien de chasse à long poil roux, a aboyé, et l'on a entendu au dehors le galop d'un cheval.

La porte s'ouvre et le Dr Nelson botté et éperonné souhaite à tous la bienvenue.

—Le Dr Nelson, le Dr Nelson ! Trois hourras pour le Dr Nelson !

—Un blé-d'Inde, docteur, un blé-d'Inde !

Seul un cavalier parcourt la route

—Oui, j'en prendrai un, merci.

" Mais à propos, j'ai entendu dire qu'il y avait un M. Rolette ici, jeune homme de cœur, et qui a déjà assez fait pour les patriotes pour en être aimé."

Hubert s'avança avec ce port noble qui le caractérisait.

—Mon nom est bien Hubert Rolette. Que puis-je pour vous, docteur ?

—M. Rolette, ce que nous avons appris de vous me fait un devoir de vous autoriser, de vous commander même de prendre sous votre protection le village de Saint-Denis. Car bien que nous ne soyons pas des canards sauvages, nous sentons la poudre dans l'air. Le temps d'agir est arrivé.

" Eh bien ! mes enfants, acceptez-vous M. Rolette comme un de vos chefs ?

—Oui, oui, nous en sommes fiers.

—Quel beau et brave jeune homme ! murmura Alice à l'oreille de Marie-Ange. Je voudrais bien être celle qu'il aime.

—C'est bien, mes chers enfants, dit le Dr Nelson, amusez-vous, riez, dansez, vous pleurerez bien assez tôt. Au revoir, des affaires pressantes m'appellent ailleurs. Bon courage ! "

Le fier docteur remonte à cheval et part au galop.

Mais il commence à se faire tard, et l'on parle de retourner chacun chez soi.

La lune brille dans son plein. Les étoiles ressemblent à des clous à tête d'argent sur une sombre tenture.

—Qu'il fait beau ! s'écrient les " veilleux."

Et les jeunes gens, avec cette gaieté ordinaire du peuple canadien, même au sein des plus grands dangers, retournent chez eux en chantant.

Tout retombe dans le silence.

IX

DIGNE DE LUI

Neuf heures. Une pluie fine, glacée, mêlée de grésil, convertit les rues en ruisseaux, rebondit comme des balles dans les vitres et sur les toits en fer-blanc ; les verres des réverbères, surchauffés, crépitent sous l'action de cette pluie torrentielle.

Tantôt, un coup de vent fait crier les enseignes rouillées ; tantôt il emporte avec lui les coiffures et tourne les parapluies à l'envers. Ici, c'est un jupon féminin qui s'enfle tout à coup à l'instar d'un ballon, et qui fait penser un instant que sa désolée maîtresse va faire une ascension impromptu. Là, quelques lumières blafardes, tremblantes, apparaissent au milieu de l'obscurité. On dirait des âmes en peine en quête de prières, se promenant une torche à la main.

Sur la rue Notre-Dame, dans une maison plongée dans l'obscurité, une jeune fille est assise à une croisée. Son attitude est des plus impatientes.

—Non, bien sûr qu'il ne viendra pas ce soir, dit-elle.

Mais, comme pour donner un démenti à ses paroles, elle entend soudain un pas lourd qui devient de plus en plus distinct. Puis elle voit se dessiner la silhouette d'un colosse, vouant à tous les diables les madriers mal joints et pourris du trottoir. Sifflotant, les deux mains dans ses poches, son inséparable tuque bien campée sur sa tête, la barbe plus en broussailles

que jamais, il marche de l'allure d'un voyageur qui aurait peur de manquer son train.

Un bruit sec vient de se faire entendre, et une fenêtre de s'ouvrir.

—Est-ce toi, Baptiste ? demande une voix fraîche.

—Ben sûr, que c'est moé, mam'zelle Florence. Tout d'même, cré nom d'un nom, y en fait un temps d'chien !

—Eh bien ! alors, presto, Baptiste ! Enjambe-moi cette fenêtre afin que nous causions tranquillement dans ma chambre.

—Mais, mam'zelle, vous savez ben que vot' père n'veut pas m'voir dans c't'e maison icitte. Qu'est-ce qu'y dirait s'y m'prenait avec vous ?

—Je m'en charge, mais entre au plus vite.

—Mais vous y pensez pas, mam'zelle Florence ! Mes grosses bottes sauvages vont tout salir vot' beau tapis.

—Entre, je te dis.

—Mais...

—Entre donc, têtu !

Et Florence, voulant faire usage d'un argument sans réplique, plongea sa petite main blanche dans la barbe touffue et mouillée de Baptiste, et la tira brusquement vers elle.

—Aïe ! Aïe ! vous m'faites mal. An ! j'sais ben à c't'heure pourquoi M'sieu Rolette y en porte pas de barbe ni d'moustache, dit Baptiste en escaladant l'obstacle, opération assez facile, vu le peu d'élévation de la croisée et la longueur démesurée des jambes du bedeau de Bonsecours.

—En attendant que je fasse de la lumière, assieds-

Et la elle pensait à celui qu'elle aimait

toi, car tu dois être fatigué. Non ; pas sur cette chaise, tu vas l'écraser !

Quelques instants de plus, et c'eût été un désastre irréparable.

Et la petite chaise au dossier et aux pieds en bois doré sembla remercier sa bienfaitrice du service insigne qu'elle venait de lui rendre en lui évitant un affreux et obscur trépas.

—Voici, assieds-toi sur ce canapé ! Si je savais que tu viendrais souvent dans cette maison, je te ferais fabriquer une chaise en fer, car avec un gaillard de ta taille, on ne peut répondre de rien.

—Ouf ! fit-il avec un gros soupir de satisfaction. Trounne de l'air, qu'on est ben icitte ! Y fait chaud et on " cale " comme dans d'la ouate.

—As-tu ta pipe.

—Hein !...

—Eh bien, oui, ta pipe, ta pipe !

—Mais vous y pensez pas !

—Oui, oui, allume, et fais comme si tu étais chez toi.

—Ah ! pour ça, jamais d'la vie !

—Allume, te dis-je. Voici du feu.

" Si tu n'as pas de tabac, tant pis pour toi, je n'en use pas."

Baptiste promenait du plancher au plafond et du plafond au plancher ses regards émerveillés.

Fumer dans la chambre de Florence était pour lui un sacrilège, tout comme s'il eût fumé dans sa sacristie.

Mais sur les injonctions réitérées de Florence, il

sortit son brûle-gueule et son énorme blague en peau de loup marin.

Comme la jeune fille s'aperçut que Baptiste ne savait où cracher, elle prit le bol qui se trouvait sur son lavabo et le déposa près de lui en disant :

—A la guerre comme à la guerre.

Depuis le départ précipité d'Hubert, Florence avait senti son âme envahie par une angoisse mortelle. Elle ne prenait plus intérêt à rien. Tout avait été abandonné aux soins de sa bonne.

Ses colombes ne venaient plus becqueter dans le creux de sa main. Ses chants avaient cessé, et la joie semblait avoir quitté pour toujours ce foyer auparavant si gai. Elle passait ses journées assise près de la croisée ou de la cheminée.

Et là, elle pensait à celui qu'elle aimait, qu'elle adorait de plus en plus.

Tout ce qui lui rappelait le souvenir d'Hubert devenait pour elle chose sacrée. Aussi, ses moments de prédilection était ceux où Baptiste, chaque soir, accoudé à sa fenêtre située au rez-de-chaussée, sur le côté de la maison, l'entretenait du cher absent.

Le fidèle ami d'Hubert se rendait en cet endroit, à la prière de la jeune fille. Ces rendez-vous étaient tenus dans le plus grand secret, vu que le haineux notaire avait Baptiste en horreur, lui ayant même interdit l'entrée de sa maison.

Le sonneur savait ce que Florence allait lui demander. C'était toujours la même question, après qu'elle lui avait souhaité le bonsoir.

—As-tu des nouvelles d'Hubert ? Parle-moi donc d'Hubert.

—Ben non, mam'zelle Florence, répondit-il ce soir-là à la jeune fille qui s'était assise devant lui, sur un pouf, mais on dit qu'c'est à la veille d'chauffer dur dans ces parages.

—Mon Dieu ! protégez-le, murmura Florence, en baissant la tête et en joignant les mains.

Baptiste s'efforça de remonter la confiance de la jeune fille avec des consolations qui ne sont pas étudiées, mais qui, partant du cœur, vont droit au cœur.

—Allons ! allons ! mam'zelle Florence, faut s'faire une raison. Parce que m'sieu Hubert est parti, c'pas à dire qu'y r'viendra pas. S... ah ! faites excuse, parce qu'on va à la guerre, c'pas à dire qu'y faut pour çà qu'on y casse sa pipe. Ainsi, moé qui vous parle, si j'ai pas avalé ma gaffe en 1812, c'est pas d'ma faute. M'sieu Hubert, voyez-vous, c'est une fine mouche, et après qu'y aura donné une bonne tripotée à ces chenapans d'Anglais, y r'viendra pour vous marier dans la p'tite église de Bonsecours. Car c'est là, j'espère, que vous vous marierez. C't'e jour là sera celui où j'aurai le plus d'plaisir à sonner mes cloches. Oh ! que j'vas en sonner un endiablé carillon, et longtemps donc ! Et puis, lorsque vous ferez baptiser votre premier mioche, et puis le deuxième, et puis...

—Voyons, Baptiste, de ce pas, tu seras bientôt rendu à mes funérailles. Mais dis-moi, est-ce que M. Rolette m'aime sincèrement ?

—S'y vons aime, mamzelle !... Trounne de l'air ! depuis qu'y vous a rencontrée y ne faisait que m'parler d'vous. Tout d'même, y faut que vous soyez ben belle et ben bonne, car les d'moiselles, voyez-vous, y s'en fichait comme dans quarante. Après queq's paroles

aimables, y leur donnait leur canne, et zut ! tout était dit. Y faisait ben !

Soudain, des pas retentissent au dehors. Florence écarte les rideaux. Elle voit deux hommes qui se dirigent vers la maison, bras dessus dessous.

—Qu'est-ce qu'ils viennent faire ces deux types là ? Encore des affaires avec mon père, je suppose. Viens ici, Baptiste, et regarde. Connais-tu ces deux gaillards ?

—Si je les connais ! Cré nom d'un nom, c'est, mais non, j'me trompe pas, c'est encore ce sacripant de cossu et ce " goddam " d'habit rouge.

" Voulez-vous que j'aille leur fermer la porte au nez ? "

—Non, laisse faire.

—Eh ben ! dame ; j'vas vous dire, mam'zelle Florence. Si vous n'flairez rien dans tout c'gaspillage, moé je sens certainement queq'chose. On n'vient pas dans une maison respectable, par un temps d'païen semblable, comme un hibou dans un grenier, simplement pour acheter ou vendre des carottes.

Florence était devenue plus calme. Mais Baptiste se sentait sur les épines. Il ne prêtait qu'une attention distraite aux paroles de la jeune fille.

—Dis donc, Baptiste, pourquoi M. Rolette a-t-il choisi la carrière du journalisme de préférence à une autre ?

—Eh ben ! dame, mam'zelle Florence, voyez-vous, c'est que l'père est mort tout d'un coup sans crier gare, et la mère est restée toute fine seule avec des marmots, sur les bras. Pour lors, m'sieu Rolette, qui voulait d'abord être un avocat, fait ni un ni deux, y envoie

tout promener et entre à *La Minerve* pour aider à sa pauvre mère et à sa p'tite famille. Et v'là !

—Et sa mère doit l'aimer f

—Si elle l'aime !... Et charitable, mam'zelle, ah ! mais charitable ! Ainsi, un hiver, par un fret de loup, j'l'ai vu, moé qui vous parle, donner sa paire de gants, à un quéteux qui tremblait comme une feuille sur l'portique d'l'église Notre-Dame.

—Il s'en est acheté une autre paire ?

—Ah ! pour çà, non. Comme y avait de bonnes poches à sa capote, y s'est dit ! "Je finirai ben l'hiver comme çà.

"Une autre fois, M'sieu Rolette n'était pas plus haut que c't'e bahut là. Y était ben p'tit alors, et y a ben longtemps d'çà ! Y avait reçu cinq sous d'son père. Pour lors, y parcourut toutes les rues d'la ville pour s'acheter queq'chose. Y examina toutes les vitrines, y avait ben d'quoi d'beau ! Des pistolets en ferblanc, des images, des p'tits livres, des "nénanes" y n'savait quoi acheter. Mais v'là t'y pas qu'y rencontre une vieille femme en guénilles qui y tendait la main. Vite, y lui donne son trésor et s'en revient chez eux en courant."

—Mon Dieu ! protégez-le ! protégez-le ! murmura de nouveau Florence.

Tout à coup, tous deux ont tressailli. Ils se regardent sans pouvoir prononcer une parole.

—Par Crésus, s'écrie le notaire d'une voix impatientée, pensez-vous que je vais risquer ma peau pour une bagatelle de mille piastres ? Mettez-y le prix, messieurs, mettez-y le prix, ou sinon, tout est fini entre nous.

Tout retombe dans le silence.

Florence prend une résolution subite.

—Attends-moi ici, dit-elle à Baptiste.

Et elle sort de la chambre, sans bruit. Elle glisse comme une ombre. Retenant son souffle et son cœur battant avec force, elle appuie son oreille près de la porte du cabinet de travail de Mtre Jean Drusac.

—Mon Dieu ! dit-elle, c'est mal, bien mal ce que je fais là, mais vous connaissez les sentiments qui m'animent et me poussent à agir de la sorte.

Elle entendit, là, de ces paroles de haine, de persécution, d'infamie, qui survivent à la mort. Son sang se glaça dans ses veines.

—Pitié ! Seigneur, pitié ! s'écrie-t-elle.

Puis elle éclate en sanglots et cache son front dans ses mains.

Ployant sous le poids de sa douleur, elle tombe à genoux, élève les yeux au ciel et implore la clémence du Christ.

—Dieu miséricordieux, acceptez le sacrifice de ma vie. Je vous abandonne tout : ma jeunesse, ma santé, ma beauté, mon bonheur. Prenez tout, Seigneur, tout, mais pardonnez à mon père, sauvez Hubert des dangers suspendus sur sa tête.

Moralement réconfortée par cet abandon d'elle-même pour le salut de ceux qu'elle aime, Florence retourne dans sa chambre. Mais l'esprit est prompt et la chair est faible. Ses forces l'abandonnent. Elle s'affaisse sur le lit.

Baptiste, bouillonnant de colère, fait craquer ses énormes jointures et serre les bras de sa chaise comme

s'il voulait les broyer. Cependant, il ne dit mot et respecte la douleur de l'infortunée.

Au milieu de ce silence, une porte s'est ouverte sous la poussée d'un esprit des ténèbres. D'un mouvement instinctif, Baptiste s'est dissimulé derrière un écran.

Surprise, affolée, Florence ouvre la bouche pour crier, mais sa langue, paralysée par la terreur, se refuse à articuler aucun son.

Devant elle se tient Gustave Turcobal avec une lueur de crapuleuse convoitise dans les yeux.

Il a porté la lâcheté jusqu'à forcer la porte de la chambre virginale d'une jeune fille.

Un moment, tous deux se sont regardés. Puis, tout à coup, le vaurien se jette sur Florence et l'étreint dans ses bras comme la vipère dans ses anneaux visqueux.

—Je vous veux, dit-il, oui je vous veux !... Et je vous aurai, advienne que pourra... Ah ! la belle ! vous m'avez préféré un gueux qui n'a pas un seul sou dans sa poche... Vous avez refusé l'or et les diamants que je vous offrais... Vous m'appartiendrez quand même... Maintenant, vous êtes à moi, corps et âme, Satan dût-il se mettre de la partie...

Florence, cette fois, laisse échapper un cri étouffé et tombe évanouie.

Ce cri, Baptiste l'a entendu. Il fait entendre un rugissement de bête fauve, bondit sur le misérable et lui administre un coup de poing en pleine poitrine. Le gommeux roule au pied du lit. Le bedeau le ramasse comme il l'eût fait d'un chien galeux, ouvre la croisée et l'envoie pirouetter dans la bourbe en disant :

—Tiens, ordure, va respirer l'air pour te donner du cœur au ventre.

Florence, revenue à elle, se lève avec une agitation fébrile.

—Baptiste, dit-elle, il faut que je vole sur-le-champ au secours d'Hubert. Il est peut-être encore temps de le sauver... Va atteler... Voici la clef de l'écurie... Ne perds pas une minute... Durant ce temps, je vais aller mettre ma mante et ma coiffe... Vite ! vite !... prends garde que mon père ne te voie...

—Mais, mam'zelle Florence, où voulez-vous t'aller par un temps d'païen comme ça ! Ben sûr que vous allez attraper une congestation célébrale. Dites-moé ousque vous voulez t'aller. Si j'peux vous remplacer...

—Non, Baptiste, non ! Ma place est près de celui qui a tout sacrifié pour moi.

Une femme qui n'aime pas plus que la vie est indigne de l amour.

—Eh ben ! dame, puisque vous l'voulez, mam'-zelle Florence !

Il enjambe de nouveau la croisée.

Après dix minutes qui paraissent longues comme un siècle à Florence, il revient avec le cheval attelé à un cabriolet.

Florence sort par la fenêtre, afin d'éviter toute rencontre intempestive.

Baptiste tente un dernier effort.

—Mais, mam'zelle, vous y pensez pas ! Partir toute fine seule au milieu d'la nuit et par un temps pareil. C'est pas créquien, ça ! Comment z'allez-vous faire pour traverser le fleuve ?

—Ne crains rien. Je n'aurai qu'à frapper à la cabane

de Joe Vincent, qui me connaît. Son grand bac nous transportera facilement de l'autre côté.

Florence presse dans les siennes les mains de l'ami d'Hubert.

—Adieu, mon bon Baptiste !

" Peut-être ne nous rencontrerons-nous jamais plus.. Mais quelle que soit la volonté de Dieu, sache que je me rappellerai jusqu'à ma mort tout ce que tu as fait pour moi."

En partant, elle voit son père discutant d'une façon animée avec l'Anglais qui était entré chez lui en même temps que Turcobal. Celui-ci s'était excusé sous le prétexte qu'il était pressé. Prétexte qui avait tourné à sa confusion !

Elle eut le pressentiment qu'elle le quittait pour toujours. Elle lui envoie un baiser de la main en s'écriant :

—Mon père, mon père, fasse le ciel que vous ne regrettiez pas trop amèrement votre faute, et que vous revoyiez votre fille !

X

TRIOMPHE DANS LA MORT

—N'est-ce pas qu'il fait froid, Fanfan ?

—S'y fait fret, m'sieu Hubert !... Brrr !...

Une neige humide, la première de l'année, tombait depuis le matin. Les chemins étaient devenus impraticables, crottant tous ceux qui osaient s'y aventurer. Le ciel était d'un gris de plomb, avec des éclaircies ironiques. Les passereaux grelottants et la plume hérissée se réfugiaient dans les chauds greniers, dans les gouttières protectrices, dans un coin de cheminée, un peu partout. Chaque maison avait ses portes closes et ses volets verts fermés.

On aurait dit des charniers au sein d'un cimetière.

De temps à autre, on voyait passer un adolescent, un jeune homme, un vieillard armés qui d'un pic, qui d'une fourche, qui d'un gourdin ferré, qui d'un méchant fusil.

Tous se hâtaient.

Dans les chaumières, les femmes et les enfants étaient agenouillés devant le crucifix cloué au mur de bois brut.

A l'aurore, un patriote était arrivé à Saint-Denis à bride abattue, annonçant que le colonel Gore, parti de Sorel avec un corps d'infanterie et de cavalerie, se dirigeait sur Saint-Charles.

A cette nouvelle, le Dr Nelson se rend à l'auberge du Lion d'Or, demande Hubert et lui dit à brûle-pourpoint :

—Bientôt les Anglais du colonel Gore seront ici. S'ils veulent continuer leur route, ils devront nous passer sur le corps.

—C'est bien, docteur, nous serons prêts. Vous commanderez à des hommes dignes de vous.

Hubert n'était pas un dévôt, un de ces rongeurs de balustres qui passent la moitié de leur vie dans un banc d'église et l'autre partie à déblatérer contre leur prochain. Mais, après avoir appris cette nouvelle, il avait communié. C'est ce qu'il faisait dans toutes les actions décisives de sa vie.

Le jeune homme sort à la suite du docteur. Il frappe à toutes les portes.

—Armez-vous, dit-il aux paysans sur le qui-vive. Rendez-vous en face de l'église.

—Mais nous n'avons pas de fusils, pas de pistolets, pas de...

—Morbleu ! vous avez vos fourches, vous avez vos arbres. Un solide bâton et du courage, c'est tout ce qu'il faut pour anéantir une armée d'Anglais.

Hubert revient à l'auberge du Lion d'Or. Il y trouve tout le monde en larmes, excepté le vieux Prunel et Fanfan.

—Allons, mes bons amis, ne pleurez pas. Nous aurons bientôt raison de ces chiens d'Anglais !

—Dieu vous entende, dit la pauvre Alice en levant vers lui ses yeux pleins de larmes.

—Je t'en supplie, ne pleure pas ainsi ; tu me fais de la peine dit Hubert en passant sa main à travers les tresses soyeuses de la prime-sautière Alice.

Il monte à sa chambre, et détache du mur une longue épée que l'aubergiste avait mise à sa disposition.

—Enfin, le moment est venu d'agir, Dieu veuille que je sois utile à quelque chose. Mieux vaut une mort glorieuse qu'une vie oisive aux côtés de la fille d'un traître.

" Adieu, Florence ! Je te reverrai au ciel. Si je meurs, c'est que je n'aurai pas voulu sacrifier l'amour de la patrie à l'amour d'une femme

" S'il est écrit que je dois mourir aujourd'hui, au moins j'aurai la consolation de terminer mes jours comme un homme et non comme une vieille nonagénaire au milieu de son lit.

" Et pourquoi regretterais-je la vie ?

" Ma mère ?

" Dieu y pourvoira. Lui qui ne laisse pas les petits oiseaux sans pâture, lui qui fait vivre l'humble brin d'herbe, reposera sur elle son œil bienveillant.

" Florence ?

" Ah oui ! Florence : j'aurais été bien heureux avec elle, trop heureux ! Dieu ne l'a pas voulu, que sa volonté soit faite et non la mienne !

" Ah ! poètes, pourquoi avoir tant et si bien écrit pour nous faire regretter la vie ? La vie, théâtre d'opéra-bouffe où l'on joue son petit rôle avec plus ou moins de succès et où l'on ne se montre réellement soi que dans les coulisses ! Trône ridicule où l'on nous proclame roi, où l'on nous donne de grands coups d'encensoir jusqu'à ce que l'on soit à demi suffoqué par cette opaque fumée d'encens !

" A peine avons-nous le dos tourné, on s'amuse de nous à gogo, on nous déchire à belles dents. Rien de plus commun que les protestations d'amour, d'amitié ; rien de plus rare que l'amour, l'amitié. Le pauvre

méprise le riche, le riche méprise le pauvre ; la mort arrive, c'est la délivrance, c'est la réalité. Qu'importe que nous nous rendions au port à cheval sur une épave ou à bord d'un navire couvert de pourpre et traîné par des nymphes à la peau blanche comme le lait et et aux yeux doux comme l'amande ? Qu'importe, pourvu que nous atteignions le port sains et saufs ?

" Mais entre la naissance et la mort, il y a le mariage, dont l'heureux développement est aussi rare que la tige de blé d'or au milieu d'un champ de genêts et de ronces. Le mariage, c'est... Mais quel est ce livre, la seule chose que je n'avais pas remarquée dans cette chambre ? "

Hubert prit sur une étagère, en noyer peint, un livre dont la couverture aux angles rongés portait en gros caractères : *La Sainte Bible.*

L'ouvrant au hasard, il lut sur une page jaunie et noircie par les ans : *Proverbes, chap. XXXI. Eloge de la femme vertueuse :*

" Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse ? Car son prix surpasse beaucoup celui des perles.

" Le cœur de son mari s'assure en elle, et il ne manquera point de dépouilles.

" Elle lui fera du bien tous les jours de sa vie, et jamais de mal.

" Elle cherche de la laine et du lin, et elle fait de ses mains ce qu'elle veut.

" Elle est semblable aux navires d'un marchand, et elle amène son pain de loin.

" Elle se lève lorsqu'il est encore nuit, et elle distribue l'ordinaire de sa maison et la tâche à ses servantes.

" Elle considère un champ et l'acquiert, et elle plante la vigne du fruit de ses mains.

" Elle ceint ses reins de force, et elle fortifie ses bras.

" Elle éprouve que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteint point pendant la nuit.

" Elle met ses mains au fuseau, et ses mains tiennent la quenouille.

" Elle étend sa main à l'affligé, et avance ses mains au nécessiteux.

" Elle ne craint point la neige pour sa famille, car toute sa famille est vêtue de vêtements doubles.

" Elle se fait des tours de lit ; le fin lin et l'écarlate sont ce dont elle s'habille.

' Son mari est reconnu dans les portes, quand il est assis avec les anciens du pays.

" Elle fait du linge et le vend ; et des ceintures qu'elle donne au marchand.

" La force et la magnificence sont son vêtement, et elle rit du jour à venir.

" Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et la loi de bonté est sur sa langue.

" Elle examine le pain de sa maison et elle ne mange point le pain de la paresse.

" Ses enfants se lèvent, et la disent bienheureuse ; son mari aussi, et il la loue, et dit :

" Plusieurs filles se sont conduites vertueusement ; mais tu les surpasses toutes.

" La grâce trompe, et la beauté s'évanouit ; mais la femme qui craint l'Eternel est celle qui sera louée.

" Donnez-lui les fruits de ses mains et que ses œuvres la louent dans les portes."

—Hum ! réfléchit Hubert, en levant les épaules avec mépris, je serais curieux de savoir combien de femmes seraient en droit de contempler leur image dans ce petit chef d'œuvre. Cette femme, aujourd'hui a été reléguée sur les arides rivages de l'Utopie. Cependant, je parierais ma tête que Florence est la femme dont parlent les Proverbes. Mais continuons : cette lecture m'intéresse. On m'attendra bien un peu, en bas. Qu'est ceci ? *Ecclésiaste, chap. VII :*

" Et j'ai trouvé qu'une femme qui est comme un piège, et dont le cœur est comme des filets, et les mains comme des liens, est une chose plus amère que la mort ; celui qui est agréable en Dieu en échappera ; mais le pécheur y sera pris.

" J'ai bien trouvé un homme entre mille, mais non pas une femme entre elles toutes."

—Voilà qui se passe de commentaires ! déclara Hubert en riant. J'espère donc que je serai assez agréable à Dieu pour échapper à cette calamité, excepté... ah ! à quoi bon ?

" Maintenant, vite, je tiens à assister au commencement et à la fin de la tragédie ou de la comédie, peu importe, pourvu que j'y sois."

Il redescend, et voit toute la famille en pleurs.

Posant la main sur l'épaule du vieillard :

—Ne prolongez pas, de grâce, une scène qui me torture l'âme.

Il ouvre la porte.

Un tourbillon de neige et de pluie vient lui fouetter le visage.

Alice, les joues baignées de larmes d'ange, se jette

dans ses bras et dépose sur ses lèvres un baiser brûlant.

—Adieu, M. Hubert, que le baiser d'une jeune Canadienne, qui aime bien son pays, vous accompagne !

C'en est trop pour Hubert. Il dérobe un pleur qui vient de mouiller sa paupière et se sauve suivi du vieillard et de son fils.

Devant l'église, tous étaient rassemblés. On eût dit une troupe de chouans sortis de leurs tombeaux.

Des étendards grossièrement fabriqués et attachés à de longues perches par les femmes et les filles des patriotes flottent au vent. Il y a parmi ces drapeaux des guenilles, mais de glorieuses guenilles que l'on ne devrait baiser qu'avec le plus religieux respect. Ici un campagnard à l'aspect juvénile montre un morceau de drap fixé à un barreau de chaise et sur lequel est écrit en grosses lettres inhabiles : " Les 92 résolutions " ; " A bas lord Gosford " ; là, un forgeron au visage noir encore de fumée et aux bras noueux et poilus comme le ventre d'une chèvre, déroule au-dessus des têtes un immense drapeau vert, blanc et rouge, sur lequel on a tracé à grands coups de pinceau : " La liberté ou la mort," " Liberty or death."

Gore venait arrêter Nelson, Papineau, Cartier, Rolette et autres. Voilà ce que l'on avait appris.

—Qu'il vienne ! dit simplement Nelson.

Il y avait à Saint-Denis une maison à trois étages, située près d'une distillerie. Ce fut au nord de la distillerie, dans cette maison appartenant à Mme Germain, qu'il se transporta avec ses hommes.

Apercevant sur les bords du Richelieu un magasin

en bois, le jeune patriote prend avec lui une trentaine d'hommes, traverse un champ de peu d'étendue et va se loger dans ce fortin improvisé. Il y arbore un drapeau tricolore.

—Comme cela, dit-il, le colonel pourra passer au milieu d'une garde d'honneur.

A ce moment, on vit un homme de haute taille fuir en toute hâte sur la route de Saint-Denis.

C'était Papineau !

Papineau, le lâche, qui, par son manque de bravoure ou par une ambition démesurée, abandonnait les malheureux Canadiens au moment le plus critique, après les avoir poussés à la révolte !

Tache ineffaçable sur le front de cet homme qui, pendant quelque temps, fut plus qu'un homme pour notre peuple, presque un demi-dieu.

Cependant, Gore ne venait pas.

Le vieux décoré de Waterloo était arrivé près du pont du ruisseau de la Plante.

—*Goddam !* fit-il entre ses dents.

Le colonel, jouant de malheur, ne voyait plus que quelques planches arrêtées par les algues et les goémons. Le reste du pont avait été brisé puis emporté par le courant. Ce qui l'embêtait le plus, lui et ses soldats, c'était ces maudits cinq milles qu'il lui fallait faire par la concession Sorrestout pour pouvoir atteindre le village des rebelles. Et lui qui y touchait presque !

Un tout petit truc des patriotes !...

Pif, paf, pif, paf... Deux Anglais tombent en faisant des contorsions de macaques.

La bataille est engagée. Il est dix heures.

—Morbleu ! ça chauffe, dit Fanfan, en allumant sa pipe.

La fusillade durait depuis quatre heures. Les Canadiens ne bronchaient pas. Et cependant les Anglais, comme toujours, étaient en nombre infiniment supérieur.

—N'est-ce pas que c'est ennuyant ici, mes amis ? Si nous allions prendre l'air, qu'en dites-vous ?

—Oué, oué, c'est çà, m'sieu Rolette !

—Alors, en avant, mes braves ! Que ceux qui ont des fusils les chargent jusqu'à la gueule, et que ceux qui ont des fourches et des faux regardent si les manches sont solides.

" Nous n'avons pas assez d'armes à feu. Les habits rouges me paraissent en avoir d'excellentes. Après, eh bien ! nous nous réunirons au Dr Nelson.

" En avant ! "

La petite troupe n'a pas fait vingt pas qu'une jeune fille arrive au grand galop d'un cheval. Elle descend de voiture. Ses cheveux sont épars et sa figure est en feu. On dirait la Pucelle à Orléans. Elle voit les combattants.

Elle reconnaît le jeune chef.

—Hubert !

—Florence !...

Les deux intrépides jouvenceaux s'élancent dans les bras l'un de l'autre, sans s'occuper des balles qui sifflent à leurs oreilles en faisant entendre une musique wagnérienne.

Les soldats d'Hubert se sont arrêtés.

—Hubert, un grand malheur vous menace, toi et tes amis... J'ai découvert le complot chez mon père... Je

Elle s'affaisse dans les bras du jeune homme

suis venue pour te sauver ou mourir avec toi. Hier soir...

Mais soudain Florence pousse un cri déchirant. Le sang rougit sa gorge. Sa tête comme la corolle d'un lis mourant se penche sur sa poitrine.

Ses beaux yeux vitrifiés qui se sont fermés se rouvrent encore une fois à la lumière.

Elle les fixe sur Hubert qui arrose la jeune fille de ses larmes. Elle essaie de sourire et murmure dans un râle d'agonie :

—Je t'aime !...

Puis elle s'affaisse dans les bras du jeune homme pour ne plus se relever.

Hubert se jette sur le corps de la vaillante héroïne.

—Florence ! Florence !... Reviens à la vie, je t'en supplie. N'auras-tu pas pitié de ton pauvre ami ?... Ah ! ma bien-aimée, regarde-moi encore une fois ! Que tes lèvres s'ouvrent encore pour me dire que tu me pardonnes !...

" Hélas ! Florence, Florence, c'est moi qui t'ai tuée, c'est moi qui suis cause de ta mort !..."

Mais la belle et héroïque vierge ne doit plus répondre. Son visage porte déjà l'empreinte de la mort.

Ses yeux sont tournés vers le ciel.

—Ah ! démons, s'écrie Hubert au comble de la rage et du désespoir.

Il dépose Florence sur le sol glacé et se relève. Il se rue l'épée au poing.

—En avant !

Mais une balle perdue le frappe à son tour en pleine poitrine.

Un instant, il demeure debout. Dans un suprême

effort de volonté, il s'écrie : " A bas l'Anglais... Vive la liberté."

Ses bras battent l'air, et il tombe près du corps de Florence.

Leur sang se mêle pur et sans tache.

Sang qui leur sert de couche nuptiale et de linceul !

. . . . . .

Les patriotes chargent en aveugles. Ils passent à travers les Anglais. Les têtes volent par terre comme les épis sous la faux.

Les fourches éventrent l'ennemi et les intestins se mêlent à la boue, au sang, à la neige fondante.

Repoussant amalgame !

Enfin c'est la déroute, la déroute précipitée, noire, honteuse.

Gore se replie sur Sorel.

C'est la victoire pour les Canadiens-français !

Beau jour trop vite assombri...

Le patriotisme d'Hubert Rolette l'a emporté sur l'amour d'une femme, mais à quel prix, grand Dieu !

On ne triomphe jamais de l'amour sans qu'il en coûte.

XI

LE CIMETIÈRE

Baptiste, aussitôt après la messe, accourut au presbytère.

Il arriva tout essoufflé dans la cuisine.

La vieille Marianne était occupée à préparer le déjeuner de son maître. Des grillades de lard, mariées à des œufs au miroir, chantaient dans la poêle une voluptueuse chanson. Le cordon bleu, que soixante-cinq hivers avaient tourné au blanc, était plongé dans la préparation d'un plat de haricots. Aussi Baptiste dut-il répéter par deux fois :

—Marianne ! Marianne !

La soigneuse servante, tirée de sa rêverie culinaire mise en action, sursauta sur sa chaise :

—Tiens, Baptiste ! Ah ! bonne sainte Anne, qu'est-ce que tu viens " bretter " à c't' heure icitte ?

—Dis donc, Marianne, sais-tu ben que ça sent bon ce que tu fais cuire là !

Et Baptiste huma l'air comme un épagneul qui vient de découvrir la piste d'un succulent gibier.

—Oui, mais c'est pas pour ton nez.

—Çà, je l'sais. C'est pour m'sieu le curé.

" Sais-tu ce qu'y ma dit m'sieu le curé ?

" Eh ben ! y m'a dit que tu fricassais comme pas une."

—Vas donc, hein ! fit Marianne qui crut grandir sur-le-champ de cent coudées dans son indispensable profession.

" Mais, poursuivit-elle en remettant à cheval ses lunettes sur son appendice vineux, tu m'as pas encore dit ce que tu viens faire ? "

—M'sieu le curé est-y icitte ?

—Ben sûr qu'y est.

—J'veux l'voir.

—Et pourquoi faire ?

—Çà, çà me regarde.

Marianne, froissée dans sa dignité, pinça les lèvres et garda le silence.

Soudain, elle éclata.

—Animal ! s'écria-t-elle.

C'était son plus énergique juron. Et elle résolut de s'en ouvrir, le soir même, à m'sieu le curé.

—Sais-tu c'qui fait ?

—Y est après lire son bréviaire

—J'vas aller l'voir quand même.

—Ah ! pour çà, non ! s'exclama Marianne en se levant d'un air résolu, armée d'une fourchette et d'un couteau.

—Tout doux ! tout doux ! la vieille, pas de malices. Faut-y que j'me fasse annoncer comme un grand seigneur, à présent ?

Et Baptiste saisissant la sentinelle récalcitrante par les aisselles, il l'assit tranquillement sur la table entre une assiette de haricots et un plat de pommes de terre.

Puis, continuant sa marche en avant, le hardi bedeau traversa une pièce grande comme le creux de la main qui avait usurpé le titre de salle à manger, et arriva au cabinet du curé.

Il frappa deux coups timides.

—J'peux t'y vous voir, m'sieur le curé ?

—Pourquoi pas ?

En entrant, il aperçoit le curé de Bonsecours retranché derrière une pile de livres et de papiers, et absorbé dans la lecture de son bréviaire.

—Vous savez, m'sieu le curé ?

—Comment veux-tu que je sache, puisque tu ne m'as rien dit ?

—Eh ben, çà y est ! Y ont cassé leurs pipes. Et tous les deuss encore.

—Qui ?

—Mais m'sieu Rolette et mam'zelle Drusac.

—Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Que veut dire cet air égaré ? Mon pauvre Baptiste, tu perds la boule !

—Non, m'sieu le curé, j'perds pas la boule, sans vous contredire. Mais j'perds deux bons amis, deux crêmes de créquiens. Ah ! quand j'y pense, quand j'y pense !...

Le vénérable abbé planta ses lunettes d'or sur son front bombé, ferma son bréviaire, soulagea sa tabatière d'argent d'une bonne prise de tabac râpé et et croisant ses mains sur son ventre, les pouces en dehors, il dit :

—Allons, conte-moi ça.

Baptiste raconta tout. Il termina en déclarant qu'il tenait tous ces détails d'un patriote de Saint-Denis qu'il avait rencontré en sortant de chez lui le matin.

—Mais faut sonner les glas, m'sieu le curé ?

—Oh ! oh ! mon pauvre enfant, c'est assez embarrassant. Car tu n'ignores pas que monseigneur Lartigues a frappé tous les patriotes.

—Mais enfin, on peut pas traiter ces créquiens-là, comme des lutins, pas vrai ?

—Eh oui ! mais... mais...

" Allons, va les sonner, les glas : mais ne fais pas de bêtises. '

Baptiste ne se le fait pas répéter deux fois. En passant dans la cuisine il dit à Marianne en lui pinçant les bras :

—Fais-lui des bons fricots à m'sieu le curé, y a pas son pareil.

Il se rend en courant dans le porche de l'église, allume son fanal, se suspend à deux mains à la longue corde et commence à sonner.

Qu'il eût voulu faire passer son âme dans ses dociles amies de bronze !

Cette nature d'or brut semblait leur dire : " Abandonnez vos hymnes d'allégresse. Il ne s'agit plus de chanter les transports d'une mère qui vient d'enfanter son premier-né, ni les extases du couronnement d'un amour immortel auquel l'Eglise vient d'ajouter le dernier fleuron.

" Pleurez, pleurez, mes vaillantes cloches, pleurez le martyre de deux héros dont l'amour réciproque et l'attachement pour la patrie ont été plus forts que la mort. Pleurez, pleurez cet amour plus pur et plus dur que la jaune topaze, et dont la vie a été celle de la plante odorante née le matin sous un rayon de soleil et fauchée le soir par la faucille impitoyable."

Et Baptiste sonnait toujours.

Les échos de ce carillon plaintif pénétraient jusque dans les alcôves aux jalouses draperies.

Réveillés en sursaut, les citoyens se demandaient en

se précipitant aux fenêtres : "Que veut donc dire ?"

Et Baptiste sonnait toujours.

Le curé, inquiet lui-même du zèle matinal de Baptiste, se rendit dans le portique du temple sacré et apostropha le sonneur.

—Pour sûr, Baptiste, une araignée t'a grimpé au plafond cette nuit.

—Eh ben, v'l'à, m'sieu le curé, répondit Baptiste sans s'émouvoir et sans discontinuer sa funèbre musique. Si m'sieu Rolette et mam'zelle Drusac avaient vécu, j'aurais sonné pour leur mariage, j'aurais sonné pour les baptêmes de leurs mioches, j'aurais sonné pour leurs enterrements. A c't'e heure qu'y ont piqué une tête, je sonne tout à la fois.

Et Baptiste sonnait toujours.

Ce ne fut qu'à force d'instances et de commandements que l'abbé, à bout de ressources, put décider son bedeau à mettre une finale à son requiem.

Il était temps.

Les Montréalais alarmés, croyant à un tocsin impérieux, commençaient déjà à envahir la rue, dans les environs de la petite église Bonsecours.

Des qu'il fit jour, Baptiste se rendit chez le notaire.

Le madré savourait d'avance le plaisir de torturer l'âme de ce cancre qu'il aurait voulu écraser sous le talon de sa botte.

Il frappa plusieurs coups avec le heurtoir irrité de se voir éveiller de si bon matin.

Mtre Drusac lui même vint répondre, la bonne étant encore emmitouflée dans ses couvertures.

Il ouvrait déjà la bouche pour gratifier son visiteur inattendu d'une fulminante kyrielle.

Celui-ci ne lui en donna pas le temps.

—Vot'fille est morte, dit-il, en le dévisageant.

L'épiderme facial du notaire prend la couleur du papier sur lequel on va coucher un acte de décès. Il oscille comme le roure sous le dernier coup de la cognée et se porte les mains à la gorge comme si un condor y avait implanté ses serres crochues.

Il saisit Baptiste par les épaules et fouille dans ses yeux sans mot dire.

Le sonneur de Bonsecours que ce manège commence à endiabler, dit en soulageant ses clavicules de leur joug :

—Dites-donc, vous, m'prenez-vous pour un fou furieux ?

—Si tu n'es pas fou, répondit le notaire en grinçant des dents, tu es un corbeau.

—Si j'sus t'un oiseau de malheur, vous, vous êtes un meurtrier, le meurtrier de vot'fille.

" Et v'l'à ! " ajouta le bedeau, en s'en retournant.

Rendu sur le trottoir, il fait volte-face et crie au notaire :

—Faites excuse, si j'vous ai offusqué. Car moé, voyez-vous, j'connais pas les ménagements comme vous, surtout avec les Anglais. J'ai un p'tit conseil à vous donner, si vous voulez voir vot'fille. Rendez-vous à Saint-Denis avant qu'on la mett'en terre.

Le tabellion, se croyant la proie d'un cauchemar, se frotte les yeux.

Tout à coup, il voit se dessiner devant lui la vérité dans son horrible brutalité. Endossant sa pelisse et prenant son castor, il s'élance dans la rue comme un maniaque.

Il arrête au passage un jéhu et lui commande de le conduire à Saint-Denis, ventre à terre.

Pour la première fois de sa vie, il ne lésine pas sur le prix. Et cependant, le mastoc, découvrant là une bonne aubaine, avait été d'une exigence de Shylock.

A Saint-Charles, le cheval n'en pouvait plus.

Mtre Drusac paya son homme, relaya et, après une course effrénée, il frappait à l'auberge du " Lion d'Or " pour prendre des informations.

L'hôtellerie était pleine de paysans qui s'entretenaient des derniers événements.

Des femmes, groupées dans un angle de la salle d'entrée, s'essuyaient fréquemment les yeux du coin de leurs tabliers. Une marmaille barbouillée, ne comprenant rien de cette scène, mais ayant la conscience d'un malheur, se frôlait contre les jupes des bonnes femmes, les doigts dans la bouche et en ouvrant tout grands leurs yeux inquiets.

A l'entrée de Mtre Drusac, tous avaient tourné la tête vers le nouveau venu.

Ce dernier apprend que Florence gît dans l'auberge même. Il laisse entendre un cri lamentable.

—Florence !...

Il se traîne en rampant jusque dans la chambre mortuaire.

Enseveli dans une robe éclatante de blancheur, Florence reposait sur un lit tout blanc aux côtés d'Hubert. Ses cheveux auréolaient sa tête comme le nimbe d'or que les artistes peignent autour du front de leurs vierges martyres.

Elle souriait.

Sur ses lèvres demi-closes semblait naître une prière au ciel ou un serment d'amour.

Le visage d'Hubert était beau avec le froncement de ses sourcils. Une nouvelle malédiction, à l'adresse des Anglais, avait expiré sur ses lèvres. Les Anglais qui avaient déraciné cette fleur à peine éclose, au moment où il allait la transplanter à l'ombre d'une félicité pleine de délirants mystères.

Près des dépouilles, on avait placé un guéridon. Deux cierges nacrés achevaient de se consumer. Dans une soucoupe remplie d'eau bénite, trempait un rameau de buis. Devant une madone en plâtre, un lampion projetait des reflets de lapis-lazuli. Alice, à genoux aux pieds d'Hubert, arrosait le lit de ses larmes. Ses yeux étaient rougis et gonflés par la nuit qu'elle avait passée à prier et à pleurer.

Le notaire implora au milieu de ses sanglots : " Florence ! Florence ! "

Et il murmura des paroles inintelligibles. Il pressa la tête de son enfant contre sa poitrine et égrena sur son front, froid comme une urne sépulcrale, des baisers embrasés.

Témoins de cette grande douleur, les assistants ne permirent pas qu'elle se prolongeât plus longtemps. Ils détachèrent le père de la fille.

. . . . . .

Le cortège funèbre défilait lentement, silencieusement sur la grande route lactée, pierreuse, muette.

Il neigeait.

Sans doute que les anges pleuraient là-haut. Leurs larmes, d'une pureté séraphique, se cristallisaient, se

ne prière

ncement
l'adresse
Anglais
lose, au
re d'une

uéridon.
r. Dans
t un ra-
un lam-
Alice, à
de ses
la nuit

glots :

pressa
na sur
es bai-

nts ne
emps.

.....
ieuse-
uette.

Leurs
nt, se

Prosterné sur une fosse, il est abîmé dans sa douleur

ouataient en passant à travers les nappes glaciales de la voûte éthérée.

Les corps des héroïques paysans, tombés sur le champ de bataille en défendant leur liberté contre le lâche et sanguinaire tyran, étaient traînés sur des chariots parés de crêpes et de pavillons français.

Venait ensuite le curé, saint vieillard aux cheveux d'argent.

Tout le village suivait, depuis le marmot jusqu'an septuagénaire. Les invalides seuls étaient restés au foyer. Le notaire était soutenu par l'aubergiste et Fanfan.

De loin, on aperçoit le cimetière avec ses croix noires et ses monuments blanchâtres.

Enfin, on est arrivé.

Les paysans, au teint hâlé, se rangent en cercle autour des fosses et se découvrent pieusement.

Le ministre du Christ, en étole et en surplis, récite les dernières prières. A l'injonction : "Partez, âmes chrétiennes, montez au ciel," des sanglots éclatent de toutes parts. Les paysans essuient du revers de leurs mains ou de leurs manches les larmes qui les aveuglent.

Et le cortège s'en retourne, par groupes de trois ou quatre.

Ils parlent à voix basse pour ne pas troubler l'éternel sommeil des morts.

Mais, dans le cimetière nu, un homme s'est attardé.

Prosterné sur une fosse, il est abîmé dans sa douleur.

Sur le tombeau, un bouquet d'immortelles a été déposé par Alice.

Là, deux corps reposeront jusqu'à l'universel réveil.

Florence et Hubert, qui se sont aimés dans la vie, dorment ensemble dans la mort.

—Florence ! Florence ! suppliait le notaire, est-il vrai que je ne te verrai plus ? Mais non, ma petite Florence, tu sais bien que celui qui te parle, c'est ton père, celui qui a dévoué toute sa vie pour toi seule...

" Allons, réponds-moi, Florence ! Tu as assez dormi. Comment ! tu ne me réponds pas ? Tu ne réponds pas à ton père ?...

Le vent sifflant à travers les tilleuls et les saules pleureurs, répondait seul à sa prière...

—Morte, Florence, morte ! Oh ! non, on veut me tromper, on se moque de moi, on se rit de ma douleur !...

" Comment ! Florence, serait-il vrai ? Tu serais morte ? Et jamais plus tes bras n'entoureront mon cou, jamais plus ta fraîche bouche ne fera circuler le sang de mes lèvres ?...

" Ah ! je suis maudit, je suis le meurtrier de Florence, je suis un infanticide. Grâce, grâce, ô mon Dieu ! Pitié, pitié ! Mes mains sont teintes de sang. Partez, partez, taches damnées, disparaissez !...

" Ah ! Anglais, démon incarné, voilà ton œuvre, Vampire, partout où tu passes, ta morsure est marquée d'une traînée de sang, et tes pas laissent une empreinte de malédiction ! Qui s'associe à toi, ne saurait exécuter qu'une œuvre infernale. Maudit soit le jour où j'ai écouté la proposition de l'Anglais ! Insensé ! comment n'ai-je pas songé que le seul bien que tu aies jamais pu faire, tu l'as accompli malgré toi ? Digne compagnon du Juif déicide, tu marcheras à jamais

avec lui, la main dans la main, en écartant avec ton glaive dégouttant de sang et en frappant par derrière tous ceux qui ont la grandeur d'âme de se mettre sur ton chemin...

" Et que t'avais-je fait, moi, pour que tu m'enlèves mon unique enfant, ma Florence ?..."

Le notaire, hors de lui, se mordait les poings et déchirait ses vêtements.

—Maudite sois-tu, Angleterre, et tous tes rejetons ! Vipère ! Plus les Canadiens-français s'attacheront à te réchauffer dans leur sein, plus de soin tu prendras à aiguiser ton dard envenimé pour leur donner la mort un jour !

" Mais que t'importent les malédictions d'un père meurtrier qui vaut encore cent fois mieux que toi, fourbe, sanguinaire, hypocrite ! Que t'importe même la juste indignation de la vertu contre le crime personnifié ? Que t'importe à toi, puisque ta conscience cuirassée de honteux ulcères est insensible au remords et que, dans les plis de ton drapeau, se réfugient toutes les iniquités !...

" Ah ! puisse le sang de Florence retomber sur ta tête et sur celle de tous tes descendants et te faire rouler jusqu'au plus profond des abîmes !...

" Florence ! Florence ! réveille-toi, je t'en supplie ! Ne sois donc pas cruelle ! Qu'une seule de tes larmes vienne mouiller mes cheveux blancs, et je mourrai heureux ! Pitié ! pitié ! ah ! mon Dieu ! Florence ! "

. . . . . .

Le soir, au son de l'angélus, le gardien du cimetière, parcourant les allées de deuil, buta contre un homme, la face tournée contre terre et à demi drapé dans un manteau de neige.

Il était mort...

TABLE DES MATIÈRES

I. L'Assaut 1
II. Jean Drusac 10
III. Double reconnaissance 19
IV. Je t'aime ! 29
V. Le combat 43
VI. La veille de la tempête 52
VII. Sus à l'Anglais ! 62
VIII. Derniers beaux jours 80
IX. Digne de lui 91
X. Le triomphe dans la mort 103
XI. Le cimetière 115

ES

..... 1
..... 10
..... 19
..... 29
..... 43
..... 52
..... 62
..... 80
..... 91
..... 103
..... 115